Portland State University

PDXScholar

Dissertations and Theses

Dissertations and Theses

5-6-1997

Influence de la Presence et de l'absence de la Mere Sur l'education des Jeunes Filles au XVIIe Siecle a Travers des Pieces de Moliere

Morgane Jourdren
Portland State University

Follow this and additional works at: https://pdxscholar.library.pdx.edu/open_access_etds

Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Let us know how access to this document benefits you.

Recommended Citation

Jourdren, Morgane, "Influence de la Presence et de l'absence de la Mere Sur l'education des Jeunes Filles au XVIIe Siecle a Travers des Pieces de Moliere" (1997). *Dissertations and Theses*. Paper 5328.

<https://doi.org/10.15760/etd.7201>

This Thesis is brought to you for free and open access. It has been accepted for inclusion in Dissertations and Theses by an authorized administrator of PDXScholar. Please contact us if we can make this document more accessible: pdxscholar@pdx.edu.

THESIS APPROVAL

The abstract and thesis of Morgane Jourdren for the Master of Arts in French were presented May 6, 1997, and accepted by the thesis committee and the department.

COMMITTEE APPROVALS:

Rita Rose Vistica, Chair

Stephen Walton

Thomas Luckett
Representative of the Office of
Graduate Studies

DEPARTMENT APPROVAL:

Louis Elteto, Chair
Department of Foreign Languages
and Literatures

* * * * *

ACCEPTED FOR PORTLAND STATE UNIVERSITY BY THE LIBRARY

by

on

June 25, 1997

ABSTRACT

An abstract of the thesis of Morgane Jourdren for the
Master of Arts in French presented May 6, 1997.

Title: Influence de la présence et de l'absence de la
mère sur l'éducation des jeunes filles au XVIIe siècle à
travers des pièces de molière.

Au XVIIe siècle, le fondement théorique de toute
société de est la famille. Cette dernière repose sur
l'autorité du père, auteur des jours et de l'instruction.
A cette époque, l'influence maternelle sur l'éducation
des jeunes filles est essentielle car la place et le rôle
de la femme font alors l'objet d'un débat. L'éducation
conventionnelle inculquée au couvent prépare la jeune
fille à son triple rôle d'épouse, de mère et de
gouvernante. L'institution matrimoniale impose la
soumission de la femme et le respect de la hiérarchie des
sexes.

Mais des voix se sont élevées contre cette éducation morale trop rigoriste, cette instruction religieuse trop contraignante et cet enseignement insuffisant. Entre 1630 et 1660, le mouvement philosophique la préciosité mondaine se réalise dans les salons qui contribuèrent à la libération de l'instruction féminine.

Les données de ce siècle d'exception se retrouvent à travers les pièces de Molière. Le dramaturge montre à quel point l'absence de la mère affecte l'éducation féminine. Dans L'École des Femmes (1662), et L'Avare (1668)), il dépeint des jeunes filles laissées ignorantes des choses de la vie, faute de présence maternelle. Cependant, Agnès et Élise accèdent au bonheur en suivant leurs instincts. Dans Le Tartuffe (1664-1669), et Le Bourgeois Gentilhomme (1670), la présence d'une mère aimante, aidée par une servante dévouée, permet de calmer les extravagances des maris cupides, et de donner aux jeunes filles en âge de se marier, une éducation décente. Elmire et Dorine aussi bien que Madame Jourdain et Nicole en sont des exemples parfaits. Cependant, la présence de la mère n'est pas forcément synonyme de perfection

familiale ou de modèle d'éducation. Dans Les Femmes Savantes (1672) souvent considérée comme un agrandissement des Précieuses Ridicules (1659), Philaminte, plus intéressée par les sciences que par sa famille, en vient à détruire sa maison, à transformer sa fille aînée, Armande, en une "précieuse ridicule", sans altérer cependant le naturel de sa fille cadette, Henriette.

Ainsi, la présence et l'absence de la mère influencent l'éducation de la jeune fille. Mais, elles ne l'influencent que jusqu'à un certain point, car la nature humaine triomphe de toutes les influences et oppressions.

INFLUENCE DE LA PRÉSENCE ET DE L'ABSENCE DE
LA MÈRE SUR L'ÉDUCATION DES JEUNES FILLES AU XVIIIE
SIÈCLE A TRAVERS DES PIÈCES DE MOLIÈRE

by

MORGANE JOURDREN

A thesis submitted in partial fulfillment of the
requirements for the degree of

MASTER OF ARTS
in
FRENCH

Portland State University
1997

REMERCIEMENTS

Je tiens tout particulièrement à remercier Madame Vistica pour l'aide précieuse qu'elle m'a apportée tout au long de l'élaboration et de la rédaction de ce mémoire. Par ses conseils avisés et ses encouragements chaleureux, elle a permis à ce projet de prendre une toute autre dimension. Il me faut également exprimer ma reconnaissance à Messieurs Steve Walton et Thomas Luckett qui ont tous deux apporté un aspect critique sur la société française au XVIIe siècle. Je ne veux pas oublier Madame Claudine Fisher qui a, par l'apport de sources littéraires, contribué à l'enrichissement de cet écrit. Enfin, je désire adresser un remerciement tout particulier à Michael, à mes parents et à mon frère qui m'ont apporté leur soutien moral à chaque moment difficile de la réalisation de ce mémoire.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	1
 PARTIE I TEXTES ET CONTEXTE DE L'ÉDUCATION DES JEUNES FILLES AU XVIIIE SIÈCLE.....	 5
 CHAPITRE I LE MILIEU FAMILIAL BOURGEOIS AU XVIIIE SIÈCLE.....	 6
I La suprématie du chef de famille.....	6
A La dominance du mari sur sa femme.....	6
B La dominance du père sur ses enfants.....	8
II La question du mariage.....	9
III Le rôle de la mère.....	11
A Épouse et maîtresse de maison.....	12
B Mère et institutrice de ses enfants.....	13
 CHAPITRE II L'ÉDUCATION CONVENTIONNELLE DE LA JEUNE FILLE AU XVIIIE SIÈCLE.....	 17
I La floraison des communautés religieuses.....	17

A	La Congrégation des Filles de Notre Dame.....	17
B	Les Ursulines.....	18
C	Les Augustines de la Congrégation de Notre Dame.....	19
D	Les Visitandines.....	19
E	L'institution de Port-Royal.....	22

CHAPITRE III MONTAIGNE: DES PRINCIPES D'ÉDUCATION

CONVENTIONNELS AVEC TENDANCE "NOVATRICE".....	28
---	----

CHAPITRE IV L'INFLUENCE DE FÉNELON SUR LE SYSTÈME

PÉDAGOGIQUE FÉMININ.....	35
--------------------------	----

CHAPITRE V MADAME DE MAINTENON ET LA FORMATION DE

L'ÉCOLE SAINT-CYR.....	40
------------------------	----

CHAPITRE VI LE MOUVEMENT DE LA PRÉCIOSITÉ ET LA

FLORAISSON DES SALONS.....	46
----------------------------	----

I	L'hôtel de Rambouillet	47
---	------------------------------	----

II	Le Salon de Madame de Cornuel.....	51
----	------------------------------------	----

III	Le mouvement philosophique de la préciosité.....	52
-----	--	----

IV	Le Salon de Madeleine de Scudéry.....	55
----	---------------------------------------	----

V Le Salon de Madame de la Sablière.....	60
--	----

VI Le Salon de Madame de Sablé.....	61
-------------------------------------	----

PARTIE II INFLUENCE DE LA PRÉSENCE ET DE L'ABSENCE DE LA MÈRE SUR L'ÉDUCATION DES JEUNES FILLES AU XVIIIE SIÈCLE A TRAVERS DES PIÈCES DE MOLIÈRE.....	67
---	----

CHAPITRE I <u>L'ÉCOLE DES FEMMES</u>	68
--	----

CHAPITRE II <u>L'AVARE</u>	89
----------------------------------	----

CHAPITRE III <u>LE TARTUFFE</u>	103
---------------------------------------	-----

CHAPITRE IV <u>LE BOURGEOIS GENTILHOMME</u>	117
---	-----

CHAPITRE V <u>LES FEMMES SAVANTES</u>	132
---	-----

CONCLUSION.....	166
-----------------	-----

BIBLIOGRAPHIE.....	171
--------------------	-----

ABBREVIATIONS

ÉF L'ÉCOLE DES FEMMES

A L'AVARE

T LE TARTUFFE

BG LE BOURGEOIS GENTILHOMME

FS LES FEMMES SAVANTES

PR LES PRÉCIEUSES RIDICULES

INTRODUCTION

Dans la France du XVII^e siècle, les premières années du règne personnel de Louis XIV, au pouvoir de 1661 à 1715, se définissent comme celle d'un régime autoritaire, communément appelé la monarchie absolue. Dans les domaines politique, religieux, moral et social, on assiste aux triomphes des conceptions renforçant l'autorité masculine, et par conséquent, aggravant la subordination des femmes. L'image réduite de l'État doit, selon l'idéologie du XVII^e siècle, se reproduire au niveau de la famille. "Le père, représentant du roi, et le roi envoyé de dieu sont les maîtres légitimes"; il faut "une famille forte à l'image d'un État fort" (Albistur, 194). La consolidation d'un pouvoir centralisé, concentré dans les mains du roi soleil permet une relance économique qui fait la prospérité de certaines couches de la société. Dans ce climat de luxe et de sécurité renaissants, la de l'éducation des femmes va devenir plus en plus d'avant garde.

Parallèlement une littérature d'ordre et de modération se développe: la littérature classique. Molière (1622-1673), comédien tenant du juste milieu, s'illustra au cours de ces années comme l'un des plus talentueux et des plus influents dramaturges de son époque. Reflétant les problèmes de son temps, cet homme de théâtre aborde la question de l'éducation des femmes à travers plusieurs de ses pièces. Comme le dit Fagniez: "De tous les genres littéraires, le théâtre est celui qui se rapproche le plus de la réalité. Ce que l'on dit dans les autres, il le montre, et par là, il atteint, il émeut un public plus étendu et moins cultivé. L'exagération qui en est inséparable, ne fait que rendre plus profonde l'impression qu'il produit. Imitation de la vie la plus en relief que la littérature connaisse, il en est aussi l'école. On y trouve les mœurs d'une époque, la vie vécue et la vie rêvée" (204).

Je me propose dans un premier temps de décrire les conditions de vie à l'intérieur de la famille bourgeoise au XVIIe siècle, pour donner l'état d'esprit et l'atmosphère de l'époque. Puis, je m'attacherai à

présenter le débat sur l'éducation féminine qui opposait les tenants des conventions aux novateurs. Comment doit-on élever une jeune fille? De quelles connaissances doit-elle faire preuve? Quels doivent être sa place et son rôle dans la société? Ces conceptions ont été explicitées par question de grands écrivains et penseurs du XVIIe et XVIIIe siècles. Les idées de Montaigne ont influencé des pédagogues comme Fénelon, l'Abbé Claude Fleury et Madame de Maintenon. Il convient donc de présenter ces réflexions pour comprendre à quel point elles ont permis une libération de l'éducation féminine. Dans un second temps, j'appliquerai ces données à travers des pièces de Molière. Témoin de son temps, ce dernier a montré l'influence de la présence et de l'absence de la mère sur l'éducation des jeunes filles au XVIIIe siècle. Dans L'École des Femmes (1662) et L'Avare (1668), il montre une éducation conventionnelle et abusive, dominée par un père tyrannique en l'absence d'entité maternelle. A travers Le Tartuffe (1664-1669) et Le Bourgeois Gentilhomme (1670), le dramaturge présente une éducation conventionnelle et sensée due au bon sens féminin

contrecarrant l' autorité masculine. Enfin, dans Les Femmes Savantes (1672), il met sous nos yeux une maison dominée par des précieuses où la mère exerce sur ses filles une autorité "patriarcale".

PARTIE I

TEXTES ET CONTEXTE DE L'ÉDUCATION DES JEUNES FILLES AU
XVIIIE SIÈCLE

CHAPITRE I

LE MILIEU FAMILIAL BOURGEOIS AU XVIIIE SIÈCLE

I La suprématie du chef de famille

A *La dominance du mari sur sa femme*

Pendant le triomphe de l'ordre classique, de 1660 à 1680, l'idéologie dominante est basée sur le respect de l'autorité paternelle (Jeannel 193). Ce concept est également évoqué par Louis Flandrin: "L'autorité d'un roi sur ses sujets, celle d'un père sur ses enfants étaient de même nature. L'un et l'autre agissaient normalement en fonction des intérêts de leur famille, fût-ce pour le plus grand malheur de leurs sujets ou de leur enfants" (7). Cette idée a d'autant plus d'impact qu'elle se reproduit dans chaque classe et dans chaque famille. Se dresser contre cette autorité représentait un sacrilège dont les conséquences ne tardaient pas à se faire ressentir.

En effet, le chef de famille concentrait dans ses mains toute autorité sur les membres qui la composaient. Il faut considérer par là, le concept de la famille tel qu'il est défini par le dictionnaire de l'académie en 1694. La famille regroupe: "toutes les personnes qui vivent sous une même maison, sous un même chef". Et, dès 1690, Furetière avait précisé que dans ce sens, le mot famille "se prend pour un ménage composé d'un chef et de ses domestiques, soit femmes, enfants ou serviteurs". L'autorité du mari sur la femme était implicite. S'il s'enquérail parfois de son avis, aucune décision définitive n'était prise qui ne le satisfasse entièrement, et il y portait, cela va de soi, le jugement dernier. La relation matrimoniale était donc négligée au profit d'un rapport de puissance entre deux individus. Mais la femme s'est peu à peu et partiellement émancipée de la tutelle maritale. Sa subordination au mari, très soulignée au XVIe et XVIIe siècles diminue à la fin du XVIIe et surtout au XVIIIe siècle. A cet égard, Jean Dejean fait remarquer que:

In the seventeenth century the choice of private space (...) is seen (logically) as possible for a noble woman only if she refuses marriage and a place in the landed order...it is only by not marrying Nemours that [the Princess de Clèves], as a woman and widowed, can truly have a "chez elle" (cité dans Solitary Pleasures, Racevskis 24).

B La dominance du père sur ses enfants

L'homme ne dominait pas seulement sa femme, il imposait également sa loi à ses enfants, car il tenait à assurer sa descendance. Il semble que l'autorité des parents se soit renforcée à partir du XVIe siècle. Comme nous l'a expliqué Jean-Louis Flandrin, on attribut généralement cette évolution à l'intérêt que la monarchie absolue avait à soutenir l'autorité des pères de famille. Le juriste Pierre Ayrault jugeait dans son traité de la puissance paternelle, que: "la discipline domestique où le père est comme dictateur, a voulu que sa voix dépendit

tout ce qui est sous luy" (cité dans Flandrin 128). En effet, les pères avaient conservé dans la France de cette époque, la plus grande partie des droits que leur avaient accordés les anciennes lois romaines (Flandrin 132). Ainsi, leur puissance s'étendait sur la personne et les biens de leurs enfants et autres descendants.

II La question du mariage

En matière de mariage, le choix du conjoint restait le choix du père, qui ne tenait pas compte, la plupart du temps, des sentiments éprouvés par les jeunes gens. Son choix arrêté, le père attendait de ses enfants une soumission totale. Ces derniers lui devaient tout parce qu'ils lui devaient la vie, et ils devaient de surcroît, l'honorer. Comme l'énonce crûment Flandrin: "Le père avait toute puissance sur ses enfants comme le maître sur ses esclaves, ils lui appartenaient en toute propriété, parce qu'il les avait faits, et il ne leur devait rien" (134). Si contestation il y avait, elle devait donc être gardée sous silence. L'intérêt guidait évidemment le

choix du chef de famille. Il souhaitait établir avantageusement ses enfants. Comme il n'envisageait pas de bonheur plus grand que la richesse, il se persuadait qu'il agissait "pour le mieux", c'est à dire pour les "avancer" dans la société.

En milieu bourgeois, et plus spécifiquement pour la jeune fille, le problème de la dot était le seul souci soulevé par le mariage. La composition de la dot était naturellement des plus variables. Elle était plus souvent mobilière qu'immobilière (Lazard 88). Avant d'être un sacrement, le mariage était donc un contrat d'affaires où le notaire jouait un rôle important. Fagnier résume parfaitement la situation en ces termes: "Dans un temps où les alliances matrimoniales étaient plus encore l'union de deux familles que de deux personnes, où la considération de la situation sociale l'emportait sur celle des sympathies réciproques, il avait plusieurs motifs pour établir les jeunes filles" (60). Promise parfois dès l'enfance, la jeune fille n'avait pas à proprement parlé droit à l'épanouissement personnel. Elle passait de l'autorité du père à

l'autorité d'un mari. Si cette loi était en usage, elle n'était pas pour autant acceptée par tous. Pour s'en persuader, il suffit de citer Dorléans, qui dans la seconde moitié du XVIIe siècle, s'est élevé contre ce contrôle totalitaire du père: "Père avare, vous donnerez cette malheureuse à ce riche! Vous répondrez à Dieu de cette innocente victime, dont vous faites un si cruel sacrifice à votre avarice et à votre ambition" (cité dans Flandrin 133).

Le problème du mariage était particulièrement crucial pour les jeunes filles du XVIIe siècle, car il était le seul établissement possible hormis la vocation religieuse. C'était à travers cette institution que la femme fixait son existence, même si elle devait souvent être coupée du monde, et demeurer sous l'emprise de son mari. Sa fonction à l'intérieur de la famille reste cependant essentielle. En effet, elle assume le triple rôle d'épouse, de maîtresse de maison et de mère (Lazard 89).

III Le rôle de la mère

A Épouse et maîtresse de maison

En tant qu'épouse, la femme vit pour servir son mari. Comme le résume habilement Gustave Fagnier: "la cohabitation était pour la femme mariée la première obligation légale et la fidélité était son premier devoir moral" (163). La famille a besoin d'un gouvernement double, exercé en premier lieu par le mari, mais secondé par son épouse. C'est en effet à cette dernière qu'incombait l'administration des intérêts domestiques, depuis les soins les plus humbles du ménage, jusqu'à la gestion du patrimoine. Fagnier décrit comment la femme, en tant que maîtresse de maison, gérait les affaires de la famille. Elle procédait aux recouvrements, délivrait les quittances, apurait les comptes, faisait les emplettes ménagères, et ainsi de suite. Certaines femmes assuraient l'administration de la fortune commune, moins pour en décharger leur mari, que pour satisfaire leur besoin de contrôle. Ainsi, si la situation juridique et les droits de la femme restaient considérablement réduits

au XVIIIe siècle, son rôle au point de vue de la famille et des moeurs était reconnu comme important. Dans l'économie domestique, y compris dans l'administration des biens, la première place lui revenait.

B Mère et institutrice de ses enfants

D'autre part, si pendant la durée de l'union conjugale la puissance paternelle masquait l'autorité maternelle, Fagnier nous affirme que: "celle-ci n'en est qu'éclipsée, elle subsiste en droit et en fait" (180). Il est vrai qu'en matière d'éducation, la mère avait la main haute. Le père se bornait à un rôle d'arbitre ou de surveillant. Il ne se mêlait le plus souvent de l'éducation des garçons, que lorsque ceux-ci faisaient leur apprentissage et leur début dans la vie politique et professionnelle. Mais la première éducation virile incombait à la mère.

Cependant, c'est surtout en ce qui concerne l'éducation des jeunes filles, que la mère avait une place essentielle. Cette idée été a maintes fois reprise

dans la littérature du XVII^e et XVIII^e siècles. Marianne Hirsch par exemple, propose une analyse de La Princesse de Clèves qui voit: "the mother daughter relationship as the dominant formative influence in female development" (68). Si le plus souvent, la mère ne pouvait se passer ni des leçons des pédagogues, ni de la surveillance des gouvernantes, la supériorité maternelle n'en était pas moins pleinement reconnue. "Il serait à souhaiter, dit Claude Joly, chantre de Notre-Dame de Paris, et directeur des petites écoles, que quand une fille commence à raisonner, sa mère lui servit de maîtresse" (cité dans Fagnier 22). Dans l'éducation féminine, le travail manuel et ménager occupaient une place de choix. En effet, Fagnier affirme qu': "après la formation morale et chrétienne, qui étaient le premier objet de l'éducation, il n'y avait au XVII^e siècle, de partie plus importante dans la pédagogie féminine que les connaissances ménagères. C'est à quoi s'appliquait tout d'abord la sollicitude maternelle" (189). Cette tradition n'était pas nouvelle puisqu'au X^e siècle, les familles notables de la bourgeoisie parisienne plaçaient

déjà leurs filles chez des lingères, à la fois pour les rendre habiles dans la lingerie, mais aussi pour les empêcher de rester oisives. Au XVII^e siècle, il incombait également à la mère de famille d'apprendre à ses filles à garder la maison, et à leur inculquer ses obligations maritales. Il est intéressant de noter que le mariage de la jeune fille ne mettait pas fin à l'autorité morale de la mère, qui continuait toujours à exercer son autorité sur la mariée. La Princesse de Clèves reflète cette idée. "The complete honesty between daughter and mother is not interrupted by the marriage to Clèves (...) she [the Princess] is a product of her mother's educational plan and depends on the presence of her mother to function publicly and privately" (Hirsch 76). Enfin, la jeune fille était souvent tenue de rester à l'intérieur de la maison pour lui éviter "les mauvaises compagnies". A cet égard, l'assistance maternelle était fortement soulignée comme nécessaire pour éviter toute corruption des enfants. Pour citer de nouveau Hirsch: "The cornerstone of the Princess's education is the bond of sincerity and honesty between her and her mother (...)

The mother teaches and guides her daughter in her social encounters; moreover, she works to shield her from dangerous feelings altogether" (75).

Si l'éducation faisait partie intégrale de la famille, elle n'en reste pas moins très variable d'une famille à l'autre. Elle évoluait selon le milieu, la situation, et surtout l'idée que le père et la mère se faisaient de cette éducation. Entre une mère qui ne passe rien et un père indulgent, il y avait une large panoplie. Si la mère venait à manquer, elle pouvait être remplacée par une nourrice. A défaut de mère et de père, cette surveillance pouvait être exercée par une soeur aînée, par un parent, une parente, soit dans la maison même, soit chez celui ou celle qui assumait les devoirs de la paternité ou de la maternité (Fagnier 25). Une autre alternative souvent choisie pour l'éducation de la jeune fille, que la mère soit présente ou absente, était de la placer dans un couvent pour la faire sortir d'un contact exclusif avec la famille.

CHAPITRE II

L'ÉDUCATION CONVENTIONNELLE DE LA JEUNE FILLE AU XVIIIE
SIÈCLE

I La floraison des communautés religieuses

De tout temps et un peu partout, les petites écoles de filles, établissements sous l'autorité de l'épiscopat et du clergé séculier, avaient dispensé un enseignement primaire. Mais, l'insuffisance de ces écoles à offrir un enseignement féminin de qualité, a conduit à la multiplication des congrégations religieuses enseignantes (Fagnier 37). Pour ces établissements, un même problème s'est posé: concilier la fonction enseignante et l'insertion dans l'Église. Mais, une chose est sûre, à partir du XVIIe siècle, l'éducation féminine devient enfin un fait social. Il faut éduquer les jeunes filles de bonne famille (Lazard 97).

A La Congrégation des filles de Notre-Dame

L'une des premières congrégations à se mettre en place est celle des Filles de Notre-Dame, instituée à Bordeaux par Jeanne de Lestonnac en 1607. Protégée par le Cardinal de Sourdis, cet ordre religieux se présente comme la contre-partie féminine des écoles des Jésuites pour garçons. Cet établissement est loin d'être le seul en son genre. Dans l'histoire de l'éducation féminine, trois congrégations religieuses sont restées particulièrement célèbres: les Ursulines, les Augustines de Notre-Dame et les Visitandines.

B Les Ursulines

D'origine italienne, les Ursulines sont fondées à Briscia en 1535 par Angèle Merici. Elles s'installent en France en 1592, et en 1612 elles atteignent Paris. Elles s'étendent rapidement et largement pour atteindre le nombre de 65 maisons implantées en France en 1620. En 1670, 50 ans plus tard, elles ont formé plus de 300 maisons religieuses (Chartier 233). Les Ursulines ont

influencé d'autres congrégations enseignantes telles les Augustines de la Congrégation de Notre-Dame.

C Les Augustines de la Congrégation de Notre-Dame

La Congrégation de Notre-Dame naquit en Lorraine en 1598, de la rencontre entre Pierre Fourier, chanoine de Saint Augustin et curé de Mattaincourt qui était résolu à une profonde réforme de l'enseignement des filles. De toute évidence, la communauté répondit à un net besoin. Les vocations ont été suffisantes pour lui permettre d'ouvrir cinq écoles en Lorraine entre 1599 et 1605, une à Verdun en 1608, et une à Chalons-sur-Marnes en 1613. En 1640, la Congrégation comptait 50 établissements en Lorraine et en France (Chartier 234).

D Les Visitandines

Enfin, l'Institut de la Visitation, à l'inverse de la Congrégation de Notre-Dame, n'était pas au départ lié à une vocation éducative. Néanmoins, les Visitandines

ont rivalisé en importance pédagogique avec les Ursulines et les Augustines. En effet, fondé en 1610 à Annecy de la volonté de Jeanne de Chantal et de François de Sales, l'institut s'est prêté à l'enseignement en créant des petits pensionnats, sous la faveur dont jouissait de plus en plus l'éducation féminine des classes aisées.

Ainsi, ce début d'instruction reste un privilège urbain et s'adresse aux milieux de la noblesse ou de la bourgeoisie. La grande masse des femmes d'origine populaire est toujours gardée dans l'ignorance. Le prix de la pension excluait sans détour possible les enfants pauvres. Les programmes de ces communautés religieuses étaient conçus dans un état essentiellement pratique: la préparation à l'état conjugal et la préservation de la virginité restaient toujours deux soucis majeurs dans l'éducation des jeunes filles. Enfermées, tenues à l'écart du monde, elles passaient leur scolarité en exercices de piété, quelques travaux d'aiguille, de la broderie et de la lingerie. Si la lecture et l'écriture faisaient partie de leur programme, elles étaient sans aucun doute possible étroitement surveillées. Comme nous

le rappel Fagnier: "qu'il péricleite ou qu'il soit florissant, l'enseignement féminin s'inspire de la même idée (...): la méfiance de la nature féminine, la préoccupation de la prémunir contre les entraînements, de tenir toujours les jeunes filles occupées" (46). Le but final d'une telle éducation étant toujours de préparer la jeune fille à être une future épouse, soumise et passive, un être obéissant à l'autorité de son mari. Ces derniers pensant pouvoir facilement tenir en main des jeunes filles naïves. Tout le secret de l'éducation qui leur était donnée consistait donc dans la sauvegarde d'une innocence et d'une ignorance qu'on aimait à qualifier de délicieuse.

Ainsi, dans la première moitié du XVIIe siècle, l'éducation féminine visait plus à faire des ménagères et des maîtresses de maison, respectueuses et bonnes chrétiennes, que des femmes instruites. Comme le souligne encore habilement Fagnier:

On voulait des femmes instruites, mais on les voulait instruites comme des éducatrices religieuses peuvent instruire, c'est à dire,

avec la préoccupation dominante de régler la vie, de fortifier contre les entraînements, d'apprendre les bienséances nécessaires pour assurer à chacun son autonomie sociale (36).

E L'institution de Port-Royal

Dans l'histoire de l'éducation des jeunes filles, Port-Royal attira l'attention par ses méthodes. Fondé originellement pour les garçons, l'établissement c'est progressivement étendu à l'éducation des jeunes filles. Mais, comme Barnard l'a souligné:

there was no connection whatever between the boys' schools and the girls' schools at Port-Royal. They were both under the control of the same monastery, but whereas the girls or 'pensionnaires' were educated by the nuns within the precincts of the convent itself, the boys were lodged in 'dépendances' and were under the care of solitaires. (...) As far as teaching staff and school administration are

concerned, there was no kind of connection
between the two establishments (167).

Sous la direction de la Mère Angélique et sous
l'influence de Saint-Cyran, véritable fondateur du
jansénisme français, les religieuses de Port-Royal se
sont dédiées à l'avancement de l'éducation féminine.
Leur courage a été mis en avant par M. Cousin qui
s'exclama: "At Port-Royal, the women are, perhaps more
extraordinary, and assuredly quite as great as the men
(...) They [Mother Angélique, Mother Agnès] have known
and braved persecution, calumny, exile, and prison..."
(cité dans Cadet 46).

Les connaissances qu'on y dispensait étaient
toujours limitées. Elles se bornaient principalement à
la lecture, l'écriture, l'arithmétique, le budget
familial et la couture. Les seules lectures permises
étaient de nature religieuse, mais, alors que les autres
ordres religieux étouffaient toute réflexion personnelle
et tout esprit critique, Port-Royal incitait les jeunes
filles à questionner, à s'interroger, à raisonner et à ne
pas rester passives. Comme le formule Rousselot: "Elles

seront reprises de demeurer dans l'ignorance, puisqu'on leur a ordonné de se faire instruire sur tout ce qu'elles ignorent" (cité dans Albistur 216).

Ainsi, Port Royal incarnait la liberté de penser et de croire. Comme le dit si bien Racine: "They were not satisfied with training them up in piety; they also took great pains to form their minds and reason, and laboured to render them equally capable of becoming some day either perfect nuns or excellent mothers" (cité dans Cadet 48). Racine ne fut pas le seul à rendre hommage à cette éducation. Boileau par exemple déclara:

L'Epouse que tu prends, sans tâche en sa
conduite

Aux vertus, m'a-t-on dit, dans Port-Royal
instruite

Aux lois de son devoir règle le tous ses
désirs (cité dans Barnard 191).

Cette prise en charge de l'éducation des jeunes filles fut non seulement un grand pas en avant, mais il reflétait également la portée morale et sociale de

l'époque. Cette idée est explicitée par Cadet qui affirme que:

the girls' schools of Port-Royal marked an epoch of notable reforms and real progress (...) A more absolute and disinterested devotedness to the great work of education has never been seen, a more watchful conscience, a more sincere and active love of childhood, nor a keener desire to render study easy and attractive (58).

Malheureusement, peu de jeunes filles furent formées à Port-Royal. La fermeture des écoles pour garçons en 1660 conduisit à la ruine de l'établissement. L'année suivante c'était le tour des écoles pour jeunes filles. En 1661, le nombre de jeunes filles éjectées du Port-Royal de Paris fut estimé à 21, et celui de Port Royal des Champs à 17. Lorsque les deux maisons furent fermées définitivement en 1679, le nombre total d'élèves était de 42 (Barnard 191)ⁱ.

La ruine de l'établissement marqua donc la fin de cet enseignement monastique, de ce centre à la fois

spirituel et intellectuel. On peut peut-être voir dans l'ouverture de l'école pour jeunes filles fondée par Nicole de Troyes en 1678, une continuité avec la formation donnée à Port-Royal. Mais, cette tentative fut rapidement menée à l'échec. En effet, après une interdiction d'enseigner en 1742, l'établissement reçut l'ordre de fermer ses portes en 1749 (Barnard 169).

En général, les filles des classes privilégiées restaient toujours peu cultivées. Pour les bourgeois misogynes, une fille était tenue pour bien élevée lorsqu'elle savait: "Lire, écrire, danser, sonner des instruments, faire des ouvrages", selon les termes de Rousselot (cité dans Albistur 220). Cependant, il était indéniable que la mise en place de tels établissements correspondait aux progrès des idées de l'époque. Dans toute l'Europe, les traités d'éducation se multipliaient. Si l'organisation des études masculines étaient jusqu'alors seule envisagée, l'idée de l'éducation féminine faisait petit à petit son chemin grâce à des hommes comme Fénelon, ou l'abbé Claude Fleury dont

certaines idées pas sans rappeler celles d'un grand écrivain du siècle précédant: Montaigne.

Chapitre III

MONTAIGNE: DES PRINCIPES D'ÉDUCATION CONVENTIONNELS
AVEC UNE TENDANCE "NOVATRICE"

Montaigne reflète implicitement les dires de ses contemporains, persuadés de la supériorité intellectuelle n'étaient du sexe masculin en ces termes: "Je dis que les mâles et les femmes sont jetés dans un même moule; sauf l'institution et l'usage, la différence n'y est pas grande" (Essais III La Pléiade 832). Dans le célèbre chapitre des Essais "De l'instruction des enfants", Montaigne nous expose sa conception de l'éducation. Cet essai est dédié à Diane de Foix, s'exerce Comtesse de Gurson, amie de Montaigne, qui alors qu'elle était à peine mariée, attendait la naissance de son premier enfant. On ignore si cet enfant fut une fille ou un garçon, mais Montaigne s'occupa uniquement, dans cet écrit, des "enfants de maison", c'est à dire des gentilshommes. L'éducation dont il traite est donc singulièrement aristocratique.

Bien qu'il condamne l'éducation domestique pour être trop douce, et l'éducation des collèges pour être trop dure, Montaigne n'envisage que l'hypothèse de l'éducation privée, domestique, dans la famille, dirigée par un précepteur. C'est des qualités de ce dernier que dépend le succès de l'éducation.

Ce qui distingue Montaigne, c'est la modération, la mesure. Un mot résume les défauts qu'il reproche à l'institution alors en usage: le pédantisme. C'est à la fois l'excès de l'étude et la façon dont on l'étudie qu'il critique. Il voulait substituer à la culture exclusive du raisonnement ou de la mémoire, l'éducation du jugement, la culture des qualités générales qui font de l'homme au sens droit, à l'esprit solide. D'où cette phrase restée célèbre: "Mieux vaut une tête bien faite qu'un tête bien pleine."

Montaigne recommande la philosophie morale comme la première et la plus importante des études, car elle nous apprend: "à bien vivre et à bien mourir" (Essais XXV Compayré 59). Il s'agit de faire, non des érudits, mais des hommes d'entendement, c'est à dire ayant à la fois du

sens moral et du bon sens. Montaigne prône une éducation pratique qui nous apprenne à vivre. Passer sa jeunesse à apprendre des mots et des notions est une perte de temps: "Ma science est d'apprendre à vivre, répète-t-il sans cesse, un enfant en est capable au partir de la nourrice, beaucoup mieulx que d'apprendre à lire ou escrire" (Essais XXV Compayré 69).

Ainsi, les études morales et pratiques constituent à ses yeux le vrai fondement de l'éducation: "Le gaing de nostre estude, c'est un estre devenu meilleur et plus sage" (Essais XXV Compayré 43). Montaigne veut former un gentilhomme: "qui puisse faire toutes choses, mais n'ayme à faire que les bonnes" (Essais XXV Compayré 80). Pour cela, il recommande: "une sévère douceur" (Essais XXV Compayré 73), il rejette un enseignement dogmatique et fait appel à l'initiative de l'élève: "il faut allécher l'appétit et l'affection" (Essais XXV Compayré 98). En d'autre termes, la philosophie de Montaigne consiste à former la raison et le caractère, en prenant la nature pour guide: "Nous ne saurions faillir à suivre la nature: le souverain précepte, c'est de se conformer

à elle" (cité dans Compayré 8). Ainsi, l'éducation est préférée à l'instruction, et l'éducation morale prend le pas sur l'éducation intellectuelle.

Si Montaigne ne traite dans cet essai que de l'éducation masculine, cela ne veut pas dire qu'il ne se soucie pas de l'éducation féminine. A cet égard, l'attitude de l'écrivain témoigne de sa largeur d'esprit: "Les femmes n'ont pas tort du tout quand elles refusent les règles de vie qui sont introduites au monde, d'autant que ce sont les hommes qui les ont faites sans elles" (Essais III La Pléiade 875). Pour lutter contre l'injustice masculine, il conseille aux jeunes filles le recours à l'activité intellectuelle. Cependant, il ne prône pas l'égalité des sexes, comme le fera sa fille d'alliance, Marie de Gournay.

En matière d'éducation, Montaigne reflète certains principes de son temps, mais en rejette également les plus stricts. En effet, conformément aux conventions du XVI^e siècle, Montaigne met en avant la supériorité de la mère dans l'éducation de la jeune fille. Il prêche l'exemple en refusant d'intervenir dans l'éducation de sa

filles Léonor, élevée par sa mère avec l'aide de gouvernantes. Montaigne reste fidèle à cette éducation aimant à former la jeune fille à l'accomplissement de ses devoirs religieux, à l'apprentissage de la vie pratique, à son rôle de mère de famille, et de bonne épouse. Pour Montaigne, la femme est destinée à certains "lieux", c'est à dire la famille et le foyer: "la maîtrise n'est aucunement due aux femmes sur des hommes, sauf la maternelle et naturelle (...) La fortune lui a donné plus de crédit en certains lieux qu'aux autres" (Essais II La Pléiade 952). Montaigne voit donc la fonction de la femme comme essentiellement domestique: "Je requiers d'une femme mariée, au dessus de toute autre vertu, la vertu domestique" (Essais III La Pléiade 952). Ou encore: "La plus utile et honorable d'une science et occupation à une femme, c'est la science du ménage" (Essais III La Pléiade 952). Montaigne règle avec une précision bourgeoise les attributions de la ménagère. Il lui abandonne une grande partie de l'administration de la maison.

Toutefois, sur bien des points, Montaigne entre en désaccord avec les éducateurs de son temps. Il n'encourage pas la jeune fille à vivre retirée dans la maison, fuyant sorties et assemblées. Non seulement il jugea inutile de garder les filles enfermées, mais il légittima leur désir de compagnie. La contrainte imposée, ou même consentie pour se donner l'air sage, n'est qu'un masque et ne fonde nullement la vertu. Il désapprouve qu'on enseigne aux filles dès leur plus jeune âge le rejet de l'amour. De même, il condamna les châtiments corporels en usage, et les épargna, cela va de soit, à sa propre fille. Avec la même force qu'il rejeta la rigueur de la discipline, il prôna la dignité personnelle. C'est aussi pour cette raison que Montaigne acceptait que les femmes aient accès à d'autres lectures que les livres pieux, tels les livres de poésie, d'histoire et de philosophie. Cette dernière discipline devait les habituer à "se défendre de nos trahisons, à régler la témérité de leurs propres désirs, à ménager leur liberté (...) et à porter humainement l'inconsistance d'un

serviteur, la rudesse d'un mari" (Essais III La Pléiade 801).

Ainsi, le point de vue de Montaigne sur l'éducation féminine est celui d'un mondain éclairé qui ne dénie pas à la jeune fille le droit à la curiosité d'esprit, et voit dans la culture féminine, judicieusement dosée, un charme supplémentaire. Mais Montaigne ne s'est pas gêné pour se moquer des prétentions des femmes savantes: "A toute sorte de propos et matière, pour basse et populaire qu'elle soit, elles se servent d'une façon de parler et d'écrire nouvelle et savante (...) La doctrine qui ne leur a pas arrivé en l'âme, leur est demeurée en la langue" (Essais III La Pléiade 800). Montaigne haïssait l'artifice, et il a su le faire savoir. Au XVIIe siècle, d'autres hommes, tels Fénelon et l'abbé Claude Fleury, ont continué ces perspectives humanistes qui avaient commencé la libération des conceptions.

CHAPITRE IV

L'INFLUENCE DE FÉNELON SUR LE SYSTÈME PÉDAGOGIQUE FÉMININ

Né au château de Salignac, Périgord, en 1651, François de Salignac de la Mothe-Fénelon était de très haute noblesse. Il entre à Saint-Sulpice et devient prêtre à l'âge de 27 ans. En sortant du séminaire, il est nommé supérieur de la congrégation des Nouvelles Catholiques de Paris, établissement regroupant des jeunes protestantes récemment converties. C'est alors qu'il commença vraiment à s'occuper de l'éducation des jeunes filles. Selon lui: "Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles (...) On suppose qu'on doit donner à ce sexe peu d'instruction" (Traité de l'Éducation des Filles 37). Les expériences de sa vie et son origine guideront ses principes de l'éducation. Son statut de prêtre et son esprit pratique le mèneront à unir les principes chrétiens et le respect de la personne humaine, à une observation pratique de l'économie des familles et de l'organisation de la société française. C'est parce

qu'il estime que les monastères: "ne procurent aucune préparation à l'existence dans le monde où l'élève frais émoulu du couvent entre comme s'il passait de l'obscurité caverne à l'éclat du grand jour" (cité dans Rollet 170), que Fénelon rédige le Traité de l'Éducation des Filles (1687).

Composé spécialement pour la duchesse de Beauvilliers qui avait huit filles, ce traité apporte une nouvelle méthode sur une question d'actualité. Il faut se contenter de suivre et d'aider la nature, est son grand principe, qui fut également celui de Montaigne, et sera celui de Rousseau. Fénelon base sa pédagogie de l'éducation sur sa connaissance très pointue de la psychologie féminine, de sa défiance de la curiosité d'esprit et du romanesque. A ceci il faut ajouter sa foi dans la bonté de la nature et sa croyance dans la noblesse de la vie champêtre. Le traité comprend quatre parties. La première présente les buts de l'éducation des filles. La seconde donne des conseils généraux. La troisième applique ces principes aux jeunes filles et la dernière partie conclut sur les devoirs des parents qui

doivent montrer l'exemple. Son programme est celui de l'abbé Fleury qui dans le chapitre du Traité des choix et de la méthode des études réclame une solide éducation pour les jeunes filles. Il conseille le droit usuel, la religion et l'histoire. Il tolère quelques lectures tels le latin ou la poésie. Enfin, il interdit les autres langues et la musique. Il est intéressant de noter la parenté entre le programme de l'abbé Fleury et celui de Fénelon. Le premier se définit en ces termes: "les seules études nécessaires sont les dogmes communs et la morale, lire et écrire correctement, l'arithmétique pratique, et la jurisprudence" (Abbé Fleury 342). Le second de réaffirmer les instructions qui doivent tenir la première place: "lire et écrire correctement", "les quatre règles de l'arithmétique", "les principales règles de la justice", et pour "les filles qui ont une connaissance et un bien considérable", "les devoirs des seigneurs dans leurs terres" (Fénelon, 90-91).

Ainsi, cette éducation est orientée, bien évidemment, de façon religieuse et morale: "Une femme judicieuse, appliquée et pleine de religion, est l'âme de

toute une grande maison" (Fénelon 38)). Mais, elle n'est pas dépourvue d'orientation intellectuelle. Elle apparaît comme basée sur une culture moyenne, acquise dans les livres, grâce à la réflexion. Elle est sensée être attrayante, utile et pratique, mais est loin de reconnaître l'égalité absolue avec la culture masculine. En effet, Fénelon affirma:

Elles ne doivent ni gouverner l'État, ni faire la guerre, ni entrer dans le ministère des choses sacrées. Ainsi, elles peuvent se passer de certaines connaissances étendues qui appartiennent à la politique, à l'art militaire, à la jurisprudence, à la philosophie et à la théologie. (...) Leur esprit est moins robuste que celui des hommes" (37). De même, Fénelon dénonçait toute atteinte à la préciosité: "Il est vrai qu'il faut craindre de faire des savantes ridicules. Les femmes ont d'ordinaire l'esprit encore plus faible et plus curieux que les hommes (37).

En effet, le but de ce Traité de l'Éducation des Filles, reste toujours et encore, de préparer la jeune fille à son triple rôle de maîtresse de maison, d'épouse et de mère chrétienne. Il prend une orientation novatrice dans le sens que la jeune fille est censée former son propre jugement: une tête bien faite. Il faut suivre et aider la nature.

Ainsi, la jeune fille est formée pour devenir une "femme du monde" qui gouvernera sa maison et administrera ses biens. Avec l'aide d'une légère contrainte et d'une gouvernante chargée de combattre ses défauts naturels et de la guider , la jeune fille deviendra une "honnête femme".

CHAPITRE V

MADAME DE MAINTENON ET LA FORMATION DE L'ÉCOLE SAINT-CYR

Madame de Maintenon, elle aussi, s'est préoccupée dans sa correspondance de l'instruction des jeunes filles. Née en 1635 dans une famille désunie, Françoise d'Aubigné est mise en pension chez les Ursulines à Paris. Présentée chez sa tante, qui lui faisait la vie dure, au poète Scarron, et absolument sans ressources, elle préfère, à l'âge de seize ans, épouser un homme infirme et de vingt-cinq ans son aîné, plutôt que d'aller au couvent. Veuve à l'âge de vingt-cinq ans, elle acquiert par la suite le titre de Madame de Maintenon, avant de devenir en 1683 la seconde épouse légitime de Louis XIV. Quoi qu'il soit advenu, Françoise de Maintenon n'oublia jamais les conditions dans lesquelles elle avait été élevée. Même en tant que première dame du royaume, Françoise de Maintenon avait trop ressenti le manque d'une formation réaliste dans son enfance pour ne pas vouloir changer le destin des filles de sa classe. La

création de l'école Saint-Cyr fut une tentative pour résoudre ce problème.

La maison de Saint-Cyr fut ouverte à 250 filles de gentilshommes pauvres pouvant prouver quatre degrés de noblesse. Agées entre 7 et 12 ans à leur entrée, les jeunes filles restaient généralement jusqu'à l'âge de 20 ans. A l'origine de la fondation de cet établissement, on trouve une réaction contre l'éducation conventionnelle. Fondée en 1686, et confiée à Madame de Brinon, une Ursuline, l'école connaît tout d'abord une période "mondaine". Madame de Maintenon voulait montrer que "ses filles" vivraient dans le siècle comme il sied à de jeunes aristocrates. Musique, chant, théâtre, resteront d'ailleurs toujours au programme. Mais, en 1689, la représentation d'Esther de Racine conféra à Saint-Cyr "les splendeurs d'un autre Versailles" (Prévot 9). La Marquise prit peur car ses filles risquaient d'avoir la tête tournée. Elle supprima les costumes de scène, puis la religion pris le pas sur le théâtre. En 1692, Saint-Cyr se transforma en un couvent régulier, rattaché à l'ordre de Saint-Augustin, et dépendant de

Rome. Le modèle suivi s'identifia alors aux grands pensionnats aristocratiques de l'époque qui coupaient presque totalement l'enfant de sa famille. Mais le quiétisme de son vieil ami Fénelon et de Madame de Guyon épouvanta la solidité de celle que ses ennemis surnommait "Madame de Maintenant". Saint-Cyr connut de nouvelles réformes, mais le but resta toujours double et inchangé: une préparation mieux adaptée des jeunes filles à leur vie dans la famille et dans le monde.

Jacques Prévot résume en ces termes le projet éducatif de Madame de Maintenon: une pédagogie de classe conçue exclusivement pour les filles de la noblesse. Une pédagogie de la condition sociale qui vise à former des jeunes filles à une finalité professionnelle: les préparer à tenir leur place en tant que maîtresse de maison. L'accent mis sur les travaux manuels et l'instruction morale montre que l'éducation vise dans le jeune fille la future mère de famille, qui, pour reprendre les termes de Fénelon: "aura une maison à régler, un mari à rendre heureux, des enfants à élever" (38).

Des connaissances utiles, tel est le but de Madame de Maintenon. La finalité reste pour elle le mariage. Il s'agit de former de bonnes épouses. La soumission au mari que l'on inculque aux femmes paraît nécessaire au maintien de l'ordre social. Elle se double chez Madame de Maintenon d'un respect profond de la hiérarchie sociale. Comme l'écrit Magne: "Il faut que l'instruction soit plus étendue pour une demoiselle que pour une fille de vigneron" (cité dans Albistur 219). Obéissance, cette idée obsède Madame de Maintenon. Il faut instruire les jeunes filles pour leur faire prendre conscience des devoirs qui leur incombent. Cette pédagogie ne serait pas complète sans un regard sur le monde. Ce doit être une pédagogie de la raison, réaliste et pragmatique. Les entretiens de Madame de Maintenon avec les pensionnaires de Saint-Cyr soulignent ce souci de la préparation au monde. Les conversations imaginées par la Marquise obligeaient chacune à réfléchir, répondre, argumenter, montrer son caractère. Là réside la grande nouveauté: l'éveil de la responsabilité. Elle voulait les mettre en garde contre les périls de la

société et donner aux vertus leur valeur mondaine. Elle veut faire une femme idéale, pleine de discrétion, d'obéissance, d'humilité, du désir de se rendre utile et de faire plaisir

Madame de Maintenon ne doute pas du bien fondé des études pour les jeunes filles. Cependant, cela ne l'empêche pas d'avoir à leur égard des mots très sévères quand elle affirme: "Nous avons autant de mémoire, mais moins de jugement" (cité dans Albistur 219). En effet, si la Marquise luttait contre la misère de l'éducation des jeunes filles, et cherchait à combler les lacunes de l'enseignement prodigué dans les couvents en offrant une éducation plus intellectuelle, et en prodiguant un rôle plus actif dans la société, elle n'avait cependant aucune prétention à l'égalité des femmes. Elle voyait toujours leur rôle comme secondaire. Il n'en reste pas moins que de 1686 à 1793, pendant 107 ans, le modèle de Saint-Cyr demeura celui des meilleures pensions pour les jeunes filles de la bourgeoisie au long des siècles. Alliant stabilité, sécurité, savoir utile et sans excès, le goût des choses de l'esprit et de l'art, Madame de Maintenon a

sans aucun doute contribué à l'avancement de l'éducation des jeunes filles. En mettant en relation le milieu scolaire et le monde auquel il prépare, Madame de Maintenon a donné à "ses filles" un statut de choix. Je laisserai à Roger Chartier le soin de conclure en ces termes: "Ni héroïnes de la foi ni femmes savantes mais chrétiennes soumises et bonnes ménagères, les filles sorties de Saint-Cyr peuvent espérer aux biens les plus précieux: une bonne réputation et l'amour de ses proches" (244). Cette conception n'était cependant pas partagée par tous. Dans la seconde partie du XVII^e siècle, les précieuses ont contesté cette inégalité et soumission domestique de la femme. Les salons ont commencé à fleurir et le problème de la formation intellectuelle et morale de la jeune fille s'est fait plus prépondérant que jamais. Le débat peut, peut-être, se résumer par cette question: la femme est-elle destinée à rester essentiellement dépendante de l'homme, ou peut-elle devenir, par son savoir, un être réellement libre?

CHAPITRE VI

LE MOUVEMENT DE LA PRÉCIOSITÉ ET LA FLORAISON DES SALONS

Les premiers salons datent de la fin de XVI^e siècle. Ils sont devenus une des réalités composantes de la société française au cours des siècles suivants. Mais, pour que les salons se multiplient, et exercent leur influence, il a fallu un concours de circonstances. Au début du XVII^e siècle, la paix revenue, les gens du monde désiraient de nouveau se rencontrer. Or, la liberté du ton qui régnait au Louvre autour de Henri IV, offusquait certains d'entre eux. La rudesse du ton et des manières empêchait en effet la conversation et le plaisir intellectuel de fleurir. La ville se substitua alors à la cour, et les premiers salons mondains du grand siècle naquirent. Ces derniers apparurent donc, pour apporter à la société française ce que la cour était incapable de leur fournir: l'art des bienséances qui embellit les relations sociales, influencé indéniablement par la présence des femmes (Mongrédien 187). Cependant, il faut

d'emblée préciser que les salons ont évolué au cours du XVII^e siècle. Entre les premiers salons mondains, les salons littéraires, précieux, et les derniers salons du XVII^e siècle, les différences sont notables, même si les idées s'enchevêtrent. Mongrédien nous met d'ailleurs en garde dès le début de son livre: "De ces salons, le premier en date, comme en importance, est la chambre bleue de l'Hôtel de Rambouillet. On a voulu longtemps en faire un salon littéraire et même précieux. Grave erreur: l'Hôtel de la rue Saint-Thomas du Louvre est avant tout un salon mondain, aristocratique" (15).

I L'Hôtel de Rambouillet

C'est en effet à la Marquise de Rambouillet que revient l'honneur d'avoir inauguré la vie de salon à Paris, d'y avoir initié la société et d'y avoir présidé pendant plus d'un demi-siècle de 1608 à 1665. Sa période la plus éclatante s'étendit de 1624 à 1648.

Madame de Rambouillet possédait toutes les qualités d'une maîtresse de maison accomplie. Elle aimait

recevoir, et étant d'une courtoisie extrême, d'une imagination vive, elle savait varier l'intérêt de ses réceptions et susciter les innovations. Picard nous la présente en ces termes: "Femme obligeante, elle brillait autant par la fermeté de son jugement que par sa bonté et son salon demeura ainsi le sûr asile de la liberté" (Picard 27).

L'Hôtel de Rambouillet s'ouvrit à la vie mondaine dès 1612. La fameuse chambre bleue était la pièce principale de l'Hôtel où la Marquise, allongée sur son lit, recevait ses privilégiés le mardi. Le confort et le luxe caractérisaient l'Hôtel de Rambouillet où régnait la politesse et le bon ton. Des gens de conditions très différentes s'y réunissaient: des écrivains tels Voiture, Balzac, Vaugelas, La Rochefoucauld, des gens de la noblesse et de la bourgeoisie tels Condé, des prêtres comme Richelieu ou Cotin, des femmes comme Madame de Sévigné ou Madame de Scudéry. La Marquise les recevait tous sur un pied d'égalité.

Une innovation non moins grande que la mise en contact des hommes de milieux les plus divers à l'Hôtel

de Rambouillet fut la mise en présence des hommes et des femmes partageant les mêmes préoccupations intellectuelles. Ceci contribua extrêmement à développer le goût des conversations gracieuses et profondes sans pédantisme. "Jusqu'à ce qu'elle fît prévaloir la mode de ces réceptions mixtes, les femmes et les hommes se réunissaient chacun de leur côté. Cette innovation fut donc un grand pas pour l'éducation féminine" (Picard 38). Crane exprime la même idée en ces termes:

It was at the Hôtel de Rambouillet that her position as the intellectual companion of man was first recognized; and this position of equality, and the deferential respect which followed it, had a powerful influence in refining the rude manners of men (...) The two classes met for the first time on a footing of equality, and it resulted in elevating the occupation of letters (xviii).

La Marquise de Rambouillet en bonne mère eu soin de veiller à l'éducation de sa fille, Julie d'Angennes. Comme sa mère, cette dernière avait la passion des

réceptions mondaines et des amusements de l'esprit. Secondant à merveille sa mère, Julie devait continuer à donner à l'Hôtel de Rambouillet son caractère de salon aristocratique, intellectuel et mondain. Les distractions, délicates et de bon goût, se manifestaient sous forme de jeux ou de farces. Mais c'étaient les jeux d'esprit, les discussions politiques et morales, les analyses psychologiques des sentiments qui alimentaient surtout les conversations dans lesquelles les femmes tenaient une grande place.

Les auteurs s'accordent pour ne pas dépeindre Madame de Rambouillet comme une femme précieuse. Mongrédien nous dit: "La Marquise est une femme de goût, non une pédante" (17). Brunetière acquiesce: "Non seulement la Marquise n'avait rien d'une pédante, mais elle abhorrait la pédanterie, et aussi la grossièreté qui trop souvent voisine la première" (109). Lorsque Madame de Rambouillet mourut en 1665, son salon perdit petit à petit son attrait, mais d'autres salons étaient nés. La Marquise avait, par son exemple, formé des imitatrices dont certaines furent de véritables continuatrices.

II Le Salon de Madame de Cornuel

En effet, l'un des salons les plus réputé s'inspirant directement de l'Hôtel de Rambouillet, est celui de la riche Madame de Cornuel. Simple bourgeoise du monde financier, femme d'esprit cultivé, elle était aussi une mère de famille affectueuse qui se réjouissait d'être assistée par ses deux filles, aussi spirituelles et bien élevées qu'elle. Elles furent pour leur mère d'incomparables collaboratrices. Madame de Cornuel, comme Madame de Rambouillet ou Madame de Sévigné, étaient des femmes spirituelles et aimables, sans pruderie ni affectation. Leur bon goût les éloignait de la préciosité et, comme le dit Picard: "elles étaient les premières à se moquer du tour alambiqué que prenaient parfois les entretiens auxquels il leur arrivait d'assister" (67).

En effet, tous les salons ne savaient pas garder le bon goût dans la conversation, et chez certaines femmes qui recevaient la haute société, la préciosité

s'introduisit. Ces salons cessaient alors peu à peu d'exercer leur attrait. La préciosité était semble-t-il, le résultat de la récente instruction des femmes qui avait stimulé parmi les femmes de la société le désir d'avoir un salon littéraire (Picard 68).

III Le mouvement philosophique de la préciosité

Le mot "précieuse" était employé pour désigner ces femmes qui se piquaient de littérature, de moeurs et de sentiments raffinés. On peut dire grossièrement que le terme de "préciosité", qui repose sur le besoin de se distinguer, s'applique à deux tendances qui se sont répandues en France au XVIIe siècle. La première dite "ridicule" a régné de 1600 à 1630; c'est d'elle que se moquera Molière. Il a voulu railler les maladroites imitatrices provinciales des élégantes intellectuelles de la capitale. Quant à la seconde préciosité, elle est dite "mondaine", et s'est étendue environ de 1630 à 1660. Il convient d'être cependant prudent à ce sujet, car comme le fait remarquer Fidaio-Justiniani:

On ne peut pas dire absolument ni qu'il y eut deux générations de précieux, ni que la préciosité eut deux époques bien distinctes. Le siècle de Louis le Grand fut précieux d'un bout à l'autre, et je crois bien qu'on y rencontre, d'un bout à l'autre aussi, des précieux de la première espèce côte à côte avec des précieux de la seconde (100).

Cependant, il ne reste pas moins vrai comme l'affirme Mongrédien: "qu'il y eut deux sortes de précieuses, qui défendaient le même idéal, les précieuses prudes et les précieuses coquettes" (189). Si les secondes ne nous intéressent pas d'un point de vue éducatif, les premières en revanche sont de grande importance. ⁱⁱ

En effet, si critiquables qu'elles aient pu être, les précieuses n'en ont pas moins collaboré à l'oeuvre à laquelle s'attachaient les salons: l'affinement des moeurs et l'éducation des hommes et des femmes sur un même plan. "L'influence des précieuses a été bonne d'une manière générale pour ce qui concerne les moeurs dans la mesure où elles ont relevé la condition de la femme et le

ton de la conversation" (Brunetière 120). Elles ont en effet soulevé des questions telles: Que faut-il penser de la liberté d'instruction donnée aux femmes? Quelle est la valeur éducative comparée des lettres et des sciences? Dans leur désir de briller au dessus du commun, les précieuses, comme toutes les femmes intelligentes de leur époque, mais avec exagération, voulaient s'instruire de sciences, de philosophie, de politique. Cette avidité de savoir, gâtée par la préciosité, contribua néanmoins aux progrès de l'instruction, de la culture et des sciences, en suscitant des ouvrages de vulgarisation, et en obligeant les savants à se faire entendre d'un public cultivé mais non spécialisé. Comme l'exprime Roger Lathuillère, la préciosité:

a une haute idée d'elle-même et des tâches qu'elle a à accomplir. Qu'il s'agisse de littérature, de poésie, de morale, d'instruction féminine, de mariage ou de questions de langue, elle aborde tous les sujets avec confiance, et même avec audace.

. (...) Aussi (...) ne cesse-t-elle de donner la première place à l'intelligence et à la raison (63).

Parmi les salons précieux, il y en a un qui est resté plus célèbre que les autres dans l'histoire, c'est celui de Madeleine de Scudéry.

IV Le Salon de Madeleine de Scudéry

Le salon de Madeleine de Scudéry était moins aristocratique et plus littéraire que celui de l'Hôtel de Rambouillet, qu'elle avait elle même fréquenté. Les samedis de Mademoiselle de Scudéry, jour fixe auquel elle recevait, se tenait au Marais. Les noms réputés du monde des lettres apparaissaient parmi ses hôtes habituels tels Conrart, Chapelain, Pellison ou M. de Raincy.

Mademoiselle de Scudéry jouait un rôle important comme animatrice et régente de ces réunions. "On apprit dans son salon à étudier et à maîtriser les passions du coeur, à les idéaliser, à bien juger des oeuvres de l'esprit et à discipliner les moeurs", nous dit Picard (84).

Mademoiselle de Scudéry a raillé cette prétention qui veut imiter un salon littéraire de bon goût et de bon ton. Dans Conversation, Nouvelles Conversations, Conversations Morales, elle décrit la culture que les femmes doivent avoir et le bon usage qu'il sied qu'elles en fassent. Dans le Grand Cyrus, elle exprimait ses idées sur l'éducation des femmes, qu'elle ne veut ni "précieuses", ni "savantes", mais auxquelles elle entend donner, comme Molière, des "clartés de tout".

Ce que je voudrais apprendre principalement aux femmes, écrit-elle, serait de ne parler point trop de ce qu'elles sauraient bien et de ne parler jamais de ce qu'elles ne savent point du tout, et à parler raisonnablement. Je voudrais qu'elles ne fussent ni trop savantes ni trop ignorantes et qu'elles eussent autant de soin de parer leur esprit que leur personne (cité dans Picard 84-85).

A ces réflexions si sages, elle ajoute avec une spirituelle modestie qu'elle voudrait être sûre d'avoir

elle-même profité des conseils qu'elle donne ainsi.

Crane lui rend hommage en ces termes:

The share which she took in the great question of education of her sex justly causes the foibles of the précieuse to be forgotten (...) Until her day the education of women, whether at home or in the great monastic schools like Port-Royal, was of the narrowest kind, and adapted to the almost conventual seclusion of woman, which was the idea of early Christian times and the middle ages. The notion that woman should be educated to be the intellectual companion of their husband and the intelligent teacher of her children was entertained by few (...) The moment a women overstepped these narrow limits she was hailed as a *femme savante*, a term then used exclusively in a disparaging way (xxxix).

Les précieuses, telle Mademoiselle de Scudéry revendiquaient hautement l'égalité de la femme, son droit à la culture, sa liberté de choix en particulier dans le

mariage. Les exigences du développement harmonieux de la vie mondaine, l'attirait du sentiment amoureux et de ses délicatesses contribuèrent à expliquer que la préciosité se soit opposée à la sensualité. Les précieuses ont voulu dégager l'amour de l'acte physique. Elles ont fait l'éloge de la "tendre amitié", et lancé un débat encore moderne sur les frontières entre l'amour et l'amitié, sur l'amitié entre les hommes et les femmes. Si l'amour apparaît aux précieuses comme dangereux, il est pour la plupart le plus agréable des dangers. Ainsi, se sont développées ces analyses minutieuses du voyage sentimental, ces explorations de l'amour, dont, en 1654, Mademoiselle de Scudéry publia dans Clélie le croquis géographique: la Carte du *Tendre*. La précieuse condamna l'ambition et la recherche de l'argent, elle rêvait à "l'innocence pastorale des premiers âges" (Brunel 180).

Cette conception de l'amour procédait aussi d'aspirations à l'émancipation de la femme. Comme démontré auparavant, dans la société du XVIIe siècle, le mariage était souvent lié à l'ambition, à l'argent. Son caractère d'institution paraissait contraire à la

spontanéité des sentiments. Il plaçait la femme dans une situation de dépendance. Dans ces conditions, les précieuses, comme Mademoiselle de Scudéry, sont devenues hostiles à la sexualité qu'elles considéraient comme vulgaire. L'amour cessa d'être charnel pour devenir spirituel. Elles redoutaient également les maternités rapprochées et épuisantes. Elles étaient donc sans illusion sur leurs chances de bonheur dans la vie conjugale. Elles rejetèrent donc le mariage synonyme d'esclavage. Certaines ont préconisé des expériences hardies: le mariage à l'essai pendant un an, ou la dissolution du couple dès la naissance du premier enfant, confié alors au père. En d'autres termes, les précieuses réclamaient l'égalité des droits, l'indépendance. "Il faut le dire avec honneur, quelques-unes ont fidèlement appliqué leurs théories dans leur vie (...) le plus bel exemple en est Madeleine de Scudéry elle-même, qui refusa toujours les liens du mariage, en dépit de sa médiocre fortune" (Mongrédién 212).

Ainsi, comme le résume Crane: "Owing to the influence of the Marquise de Rambouillet and Mademoiselle

de Scudéry, woman's position in society had greatly changed, and her previous narrow education had been widened and deepened" (xli). C'est dans cette optique que les salons littéraires se sont multipliés sans relâche au cours du XVIIe siècle. Peu à peu les préoccupations et les passe-temps de ces réunions, tout en étant littéraires dans un milieu qui restait mondain, inclinaient aux spéculations philosophiques. L'influence de la préciosité est reconnue comme considérable. Il suffit pour s'en assurer de citer Landry:

Il est peu d'oeuvres du XVIIe siècle qui n'en portent la trace, et souvent profonde. La pureté du style, l'analyse de l'amour, la recherche de l'élégance et de la distinction: sur tous ces points, Corneille, Racine, La Fontaine, Molière, Madame de Lafayette et tous les auteurs classiques sont redevables au courant précieux (11).

V Le Salon de Madame de la Sablière

Madame de la Sablière a joué un rôle actif dans la naissante "République des Lettres", et sa société, qui se réunissait au cours du dernier tiers du XVIIe siècle, témoignait déjà d'une grande émancipation d'esprit. L'originalité de son salon résidait dans le fait qu'il était le lieu où les savants et aussi les philosophes de l'époque aimaient le plus à se rencontrer. Madame de la Sablière, esprit élevé et cultivé, s'intéressait aux sciences de la façon la plus sérieuse et avec une véritable passion. Elle prisait surtout la physique et l'astronomie. Des savants comme Fontenelle d'Olivet ont fait l'éloge de ses aptitudes pour ces sciences. Elle aimait aussi entendre les récits des navigateurs et des explorateurs. Ce fut chez Madame de la Sablière que Molière vint lire son Malade Imaginaire encore inachevé. Les femmes d'esprit comme Madame de La Fayette ou Madame de Sévigné venaient converser dans ce salon qui permit aux femmes de l'époque d'acquérir une éducation scientifique.

VI Le Salon de Madame de Sablé

Chez Madame de Sablé, le même courant de pensée régnait. Vers 1650, Madame de Sablé ouvrit un salon où elle aimait et savait recevoir une société nombreuse et variée. De même que l'Hôtel de Rambouillet avait inquiété Richelieu, le salon de Madame de Sablé inquiéta Mazarin. Il est vrai qu'on y parlait très librement de tout le monde jusqu'à la mort de la maîtresse de maison en 1678, qui aura contribué à développer la littérature psychologique et moraliste (Picard 101-106).

Ainsi, les salons littéraires ont été au XVII^e siècle, l'une des réalités composantes de la société Française. Somaize dans son Dictionnaire des Précieuses, donne en 1661, le nom d'environ 800 précieuses et alcovistes (cité dans Picard 62). Les salons ont cultivé les esprits et formé les goûts tout en rendant honneur aux femmes qui les animaient. En effet, le rôle de la femme dans les salons était central. Cela est si vrai que c'est presque toujours par le nom d'une femme, Madame de Rambouillet, Mademoiselle de Scudéry, que l'on désigne un salon littéraire. Ces dames ont, sans aucun doute

possible, contribué au progrès de l'éducation féminine au XVIIe siècle. "This is the only time in the history of the French literary tradition that a powerful phenomenon, a movement with important literary, social, often even political implications, was initiated by women" (Bloch 299).

Alors que les salons étaient, au début du siècle, un refuge contre la grossièreté ambiante, ils sont devenus à la fin du siècle, une institution sociale et intellectuelle. Des auteurs aussi célèbres que Malherbe ou Balzac ont fréquenté l'Hôtel de Rambouillet dès ses premiers jours. Ils y ont été rejoints par des dramaturges comme Corneille, qui en 1641 vint lire son Polyeucte rue Saint-Thomas du Louvre. Un peu plus tard, chez Madame de Sablé, ce sont les maximes qui prirent forme, auxquelles reste tout naturellement associé le nom du Duc de La Rochefoucauld. Il est impossible de rendre hommage à tous les grands voyageurs et écrivains du XVIIe siècle qui fréquentèrent les salons, tels Racine, La Fontaine, ou encore Bernier qui mit les fables de Pilpay à la mode à l'hôtel de la Sablière. Mais une chose est

sûre, les salons "ont été pour la formation du goût littéraire et des idées morales de la France, pour le développement et la diffusion de sa culture, l'un des instruments les plus efficaces en même temps que les plus souples" (Picard 11).

Grâce à leur puissance littéraire, philosophique, scientifique et éducative, les salons ont permis une vulgarisation des connaissances pour les hommes comme pour les femmes, considérés dans ces lieux privilégiés sur un pied d'égalité. Il faut rappeler que l'Académie française n'ouvrit pas ses portes aux dames durant le XVII^e siècle. Comme le dit Monique Piettre: "le rationalisme revêt, comme souvent, un visage viril et le féminisme n'effleure pas les doctrinaires, Descartes, Boileau, Bossuet; les charges et les offices publics, ces *officia virilia*, se multiplient, dont sont exclues les personnes du 'sexe' (214). Mais à la même époque, la force des salons était de former en eux-mêmes une "micro société", ou pour reprendre l'expression de Howard Bloch, "a world apart, a parallel sphere with its own rules, activities and schedule" (299). C'est pour cette raison

que les philosophes Lesclache, Gassendi, Chapelain, Ménage, et les disciples de Descartes aimaient à enseigner dans ces "Temples de l'Esprit" (Cardinal Grente 926-927).

Réaffirmons pour conclure que c'était principalement par la conversation que les femmes s'instruisaient, et laissons à Lathuillère les dernières lignes de cette première partie. Il a su si justement exprimer comment la vie des salons a fait passer la querelle des femmes d'un plan théorique à un plan concret, rendons lui hommage.

L'instruction et l'éducation des femmes ne sont plus des questions réservées aux moralistes et aux théologiens; l'opinion publique s'en empare (...). A quelque niveau qu'elles se situent, les femmes commencent à prendre conscience de ce qu'elles valent, de ce qu'elles peuvent, de ce qui leur est dû (Lathuillère 58).

Les composantes de ce siècle d'exception se retrouvent dans bien des oeuvres. Molière est un des auteurs qui a, avec délice, amusement et exactitude,

décrit ses contemporains. Auteur de théâtre, il nous décrit, à travers son art et à sa manière, les mœurs de son époque. Plusieurs de ses pièces traitent de l'éducation féminine. Il aborde ce sujet de façon comique, mais sensée, pour permettre à ses contemporains et aux générations futures de prendre conscience, et de juger, tout en s'amusant, la société dans laquelle ils vivent.

PARTIE II

INFLUENCE DE LA PRÉSENCE ET DE L'ABSENCE DE LA MÈRE SUR L'ÉDUCATION DES JEUNES FILLES AU XVIIIE SIÈCLE A TRAVERS DES PIÈCES DE MOLIÈRE

CHAPITRE I

L'ÉCOLE DES FEMMES

Au XVIIIe siècle, le débat sur l'éducation des femmes était devenu un thème commun en littérature. L'École des Femmes illustre cette "querelle" et présente, sous la tendance conventionnelle de l'éducation féminine de l'époque, une étude de l'éducation insuffisante de la jeune fille et des conséquences de cette négligence. Comme nous le dit Ruth Larson: "L'École des Femmes sticks to the earliest and most titillating terms of the debate the moral consequences of feminine education" (504).

La pièce met en scène un tuteur abusif et tyrannique, Arnolphe, qui entend contrôler jalousement l'éducation de sa pupille et future épouse, Agnès. Ayant acheté Agnès, alors âgée de quatre ans, à une pauvre paysanne, Arnolphe est devenu par là même son "père adoptif". Subvenant à ses besoins, et étant responsable de son éducation, il est aussi, légalement son gardien et maître. Sa conception d'une éducation féminine de

qualité peut se résumer en ces termes: emprisonnement et ignorance. En effet, sans mère, Agnès a été placée, dès l'âge de quatre ans, dans un couvent retiré. Lorsqu'Arnolphe décide de l'en retirer à l'âge de dix-sept ans, c'est pour mieux l'enfermer à nouveau entre les murs de sa maison, éloignée de la ville et de toute société, aux soins de deux serviteurs simples d'esprit.

Dans un petit couvent, loin de toute pratique,
Je la fis élever selon ma politique;
C'est à dire ordonnant quels soins on
emploierait

Pour la rendre idiote autant qu'il se pourrait
(...)

Je l'ai donc retirée (...)

Je l'ai mise à l'écart, comme il faut tout
prévoir

Dans cette maison où nul ne me vient voir;
Et, pour ne point gâter sa bonté naturelle,
Je n'y tiens que des gens aussi simples qu'elle
(EF I,1 135-148).

Arnolphe interdit à Agnès tout contact avec l'extérieur; il entend garder l'exclusivité totale sa pupille. Cette stratégie est basée sur des conceptions de l'époque. Arnolphe peut en effet traiter Agnès comme bon lui semble, puisque cette dernière n'est ni plus ni moins qu'un "objet" dont il a la possession. D'autre part, la femme étant considérée comme un être malicieux, il convenait de l'enfermer dès sa jeunesse pour ne pas lui donner de "mauvaises idées". Arnolphe entend façonner Agnès à son gré, en d'autres termes, la former en la déformant:

Je ne puis faire mieux que d'en faire ma
femme.

Ainsi que je voudrai je tournerai cette âme;
Comme un morceau de cire entre mes mains elle
est,

Et je lui puis donner la forme qui me plaît (EF
III,3 808-811).

C'est en ces termes que Palmer convie cette idée: "She will be as clay in the hands of the potter and her husband will be able to mould her to his heart's desire.

We see him undertaking her social education" (255).

Arnolphe montre à quel point il considère Agnès comme son bien lorsqu'il décrit "les ingrédients pour faire une femme", rappelant la métaphore du potage de Rabelais (Tiers livre CH 12): "La Femme est en effet le potage de l'homme" (EF II,3 435).

D'un point de vue pédagogique, Arnolphe a ainsi pris grand soin de laisser Agnès dans la plus complète ignorance des choses de la vie. Riggs résume ainsi les intentions d'Arnolphe: "Arnolphe's original plan was for Agnès to be kept from learning anything at all" (76).

"Une ignorance extrême" (EF I,1 100) autant que la confiance de son tuteur dans la "bonté naturelle" s'avèrent être les éléments clés de l'éducation d'Agnès. Elle n'entend en effet aucune malice aux réponses qu'elle fait à Arnolphe: les puces la dérangent la nuit; elle ne voit rien de mal dans le jeu du corbillon; et à dix-sept ans, elle demande incrédule "si les enfants qu'on fait se faisaient par l'oreille" (EF I,1 164). A Arnolphe, inquiet de savoir si Horace lui a fait des caresses ailleurs que sur les bras, elle demande si on fait

d'autres choses. Elle prend au pied de la lettre l'emploi des verbes comme "faire" (EF II,5 465), "blesser" (EF I,5 512), ainsi que les propos métaphoriques de l'entremetteuse! Elle demande en toute sincérité: "Mes yeux ont-ils du mal pour en donner au monde?" (EF II,5 520). Le quiproquo sur le ruban s'explique de la même façon (EF I,5 512). Quant au verbe "caresser", autre malentendu, elle ne le conçoit de la part d'Arnolphe que comme un geste de reconnaissance enfantine. Palmer indique qu'Arnolphe prépare une ignorante pour qu'elle ne pense pas le tromper, mais il souligne "that a fool cannot be honest because she cannot know in what honesty consists; that without knowledge there can be neither good nor evil" (244). Palmer ajoute plus loin que l'attitude d'Agnès doit être considérée comme: "the commonsense of a young mind which has been kept deliberately ignorant of the social value of abstinence and the social importance of jealousy" (259). L'extrême naïveté d'Agnès ainsi que ses occupations: "Je me fais des cornettes./Vos chemises de nuit et vos coiffes sont faites" (EF I,2 239-240), sont bien

évidemment une satire de l'éducation que les jeunes filles recevaient alors au couvent. Agnès n'a point eu de mère pour lui enseigner "ces choses-là", et Arnolphe, en tant qu'homme, a prolongé cette ignorance.

Au XVII^e siècle, sachant à peine lire et écrire, comme Agnès, les jeunes filles étaient conventionnellement considérées mûres pour le mariage. C'est à cette intention qu'Arnolphe va "éduquer" Agnès dans l'acte III de L'École des Femmes. Il lui rappelle l'humble et servile condition de la femme, ses stricts devoirs envers son époux, et dresse un tableau terrifiant des conséquences morales et religieuses de l'infidélité conjugale.

When Arnolphe lectures Agnès on the *austères* *devoirs* of a married woman, and tries to terrify her with tales of the boiling cauldrons of hell which await the unfaithful spouse, he is clearly using religious sanctions to bolster his own tyrannical hold over her and to enforce his basically lecherous designs (Hampshire, 219).

Et qu'il est aux enfers des chaudières

bouillantes

Où l'on plonge à jamais les femmes mal

vivantes. (...)

Et vous irez un jour, vrai partage du diable,

Bouillir dans les enfers à toute éternité

Dont vous veuille garder la céleste bonté! (EF

III,2 727-737)

C'est donc Arnolphe, anti-féministe dans l'âme, qui va enseigner à Agnès les vertus et les devoirs féminins. Les propos d'Arnolphe "heighten his foolishness by causing him to appear old fashioned. But he is a fool with the full weight of the law behind him. According to Delumeau, by the early XVIth century: "les litanies misogynes étaient devenues un discours stéréotypé, une manière habituelle de parler de la femme"; il ajoute qu'Arnolphe "exprimait bien le droit de l'époque lorsqu'il regardât son conjoint pour mari, son chef, son seigneur et son maître" (cité dans Larson, 512).

C'est à la fois en invoquant la morale et la religion et en recouvrant à leur aide qu'Arnolphe prétend asseoir son autorité sur Agnès. Comme le dit Hall: "Molière parodies a living tradition of piety" (141). Il lui donne un petit livre intitulé "Les maximes du mariage ou les devoirs de la femme mariée", avec l'intention de lui enseigner les vertus dont elle doit faire preuve. Comme le dit très justement Riggs: "Arnolphe wants to form her subjectivity to his specifications by colonizing her with texts embodying his absolutist pedagogy" (76). Arnolphe introduit la leçon en disant: "Là, regardez-moi là, durant cet entretien;/ Et, jusqu'au moindre mot, imprimez-le-vous bien" (EF III,2 677-678). En mettant le doigt sur son front, Arnolphe indique à Agnès qu'elle doit, en quelque sorte, transposer ses concepts dans son esprit. Mais, lorsqu'il ordonne à sa pupille de lire les "maximes du mariage", accompagnées de l'exercice journalier, Arnolphe lui précise bien qu'il ne s'agit pas de les comprendre, mais de les apprendre par coeur sans questionner et de les appliquer à la lettre. Arnolphe lui fait une tête bien pleine: mémoriser, répéter, ne

pas penser, tels sont les mots d'ordre pour anéantir tout jugement de la part de sa future épouse. On voit ici en Arnolphe un anti-Montaigne, ne voulant pas d'"une tête bien faite" pour Agnès. L'intention satirique des maximes est indéniable. Gaston Hall fait allusion à cette parodie dans la tradition de Saint-Grégoire de Nazianze, au IVème siècle:

A loose parody of the Ten Commandments is not excluded by implied parody of the "Douze tables des lois d'amour," and any such parody may coexist imaginatively with Molière's more direct travesty of the *Instruction to Olympia* by Saint Gregory of Nazianzus, the Church Father who wrote a tragedy of which Christ is the Hero. More precisely the scene travesties a translation, the *Préceptes de mariage de Saint Grégoire de Nazianze* which Jean Desmarets, later Sieur de Saint-Sorlin, presented in 1640 to the king, Louis XIII (...)

But the parody involves a significant

distortion by which the original *Précepts* become a pretext for domestic tyranny (138-139).

Ce passage reflète toujours très nettement une certaine conception de l'éducation féminine au XVIIe siècle. En effet, comme l'explique Ruth Larson:

In the early XVIIth century, educationist theorists were convinced that the capacity for education consisted of three part, invention, judgement, and memory. Women were considered to be of a cold and moist temperament, and therefore to have little capacity for invention and judgement, but an inordinately strong capacity for memory (...) What is satirized in Arnolphe's pedagogical methods is less the teaching of ignorance than his specific attempts to imprint the curriculum onto his student without engaging her faculties of judgement and imagination (...) A practice based on a long tradition of repressive forms of pedagogy, still very popular among educators of the female bourgeoisie (506).

Il n'en reste pas moins que les "maximes du mariage" sont une aberration totale. L'ironie résulte dans le fait qu'elles sont à double tranchant. En effet, elles inculquent à Agnès les lois auxquelles elle doit se plier, mais elles indiquent également le plaisir qu'il y a à les transgresser. Par exemple, la troisième maxime, contre le maquillage, évoque "les teints fleuris" (EF III,2 761); la septième maxime interdit l'écriture, même si celle-ci est un remède contre l'ennui! Plus importante encore, ces maximes reflètent les maux de l'époque. La première maxime exprimant la fidélité que la femme doit avoir envers son mari: "celle qu'un lien honnête/ Fait entrer au lit d'autrui" (EF III,2 747-748), admet implicitement que la fidélité sexuelle n'est pas totalement d'usage au XVIIIe siècle: "Malgré le train d'aujourd'hui" (EF III,2 750). Arnolphe, qui redoute d'avoir à expliquer ces vers, se contente de remettre à plus tard de plus amples informations: "Je vous expliquerai ce que cela veut dire/ Mais pour l'heure présente, il ne faut rien que lire" (EF III,2 752-753). Ainsi, quand l'occasion d'une réelle éducation se

présente, Arnolphe se contente de la contourner pour ne pas éveiller la curiosité d'Agnès. Comme l'exprime Ruth Larson: "Arnolphe too believes he can teach a solid moral lesson while avoiding the 'definition of terms' which inaugurates most pedagogical projects" (511).

L'essentiel, nous dit Gaines, c'est qu'il prétend refuser à son épouse toute connaissance de l'acte sexuel, la conservant ainsi toujours dans un état de virginité symbolique, auquel lui seul aura accès" (L'Éveil 411).

Par son nom de "Saint-Arnolphe", ce dernier incarne le patron des maris trompés (Roman de la Rose). La préoccupation d'Arnolphe en tant que prétendant d'Agnès est égoïste, car il ne veut pas être cocu. Il exprime lui-même cette idée en ces termes: "Epouser une sotte est pour n'être point sot" (EF I,1 82); "sot" devant ici être compris comme "cocu". Arnolphe prend donc le nom de Monsieur de la Souche, et incarne du même coup le fondateur des familles. Sa femme devient par là même sa propriété, sa possession, son objet. Enfin, on peut trouver dans son nom une référence à l'antiquité à travers le nom d'Argus au cent yeux; l'allusion est ici

ironique car Arnolphe reste aveugle devant la tournure des événements. En prenant congé d'Agnès, Arnolphe croit avoir retrouvé tout son pouvoir sur sa pupille, et il se félicite de ses projets matrimoniaux. "Appuyé par ses études, et sa logique, il se croit exempt de tout danger" (Gaines, L'Éveil 411). L'attitude d'Arnolphe à l'égard de l'éducation d'Agnès illustre une nouvelle fois la conception de l'éducation féminine au XVIIe siècle. Si occupée et si bien surveillée que fut la femme, le mari n'était pas forcément à l'abri de toute infidélité de son épouse. Le contrôle absolu qu'il tente d'imposer à Agnès défie tout contrôle qu'une mère pourrait penser avoir sur l'éducation de sa fille. Mais, malgré toutes les précautions prises par Arnolphe qui ferme tout à clé, Agnès séquestrée à l'intérieur de la maison, dans un espace clos qui l'isole de toute société, va communiquer avec l'extérieur, et plus précisément avec Horace. C'est par la fenêtre, ouverture sur le Monde et la Nature, qu'Agnès lance le morceau de grès enveloppé de son amour, rappelant le pot à double entente qui symbolisait le sein et le ventre de la femme dans les comédies de l'Antiquité

et à travers les farces du Moyen-Âge. Horace, au dehors, dans un espace cosmique en pleine nature, reçoit cet amour et le billet doux à double entente.

La véritable éducation d'Agnès a commencé. Elle a découvert le plaisir charnel avec les caresses d'Horace. Comme le dit Horace, donnant ainsi une définition au titre de la pièce:

Il faut avouer, l'amour est un grand maître:

Ce qu'on ne fut jamais, il nous enseigne à
l'être;

Et souvent de nos mœurs l'absolu changement
Devient par ses leçons l'ouvrage d'un moment.

De la nature en nous il force les obstacles,
Et ses effets soudain ont de l'air des
miracles.(...)

Et donne de l'esprit à la plus innocente (E.F
III,2 900-909).

Les mots manquent à Agnès pour exprimer ce qu'elle ressent: "Et je ne savais point encore ces choses-là" (E.F II,5 606). Mais les premiers émois de la passion transparaissent dans les vers suivants:

Et me disait des mots les plus gentils du
monde,

Des choses que jamais rien ne peut égaler,

Et dont, toutes les fois que je l'entends
parler,

La douceur me chatouille, et là-dedans remue

Certain je ne sais quoi dont je suis tout émue

(E.F II,5 560-564).

Privée de tout code social, elle suit "la Mère-Nature". Comme le dit Palmer: "not having been instructed in the social code, she follows her nature and can not even be aware of her transgressions. Love is her only master; the affection she feels for Horace sharpens her wits and finally enables her to escape" (256-257).

Il est bien connu que "l'amour donne des ailes", et Agnès en est une illustration parfaite. Ne va-t-elle pas simultanément découvrir la vertu du langage et en faire, par quelques répliques bien tranchantes, la plus efficace des armes? "Le véritable combat est (...) celui qu'Agnès mène contre Arnolphe pour conquérir une parole enfin libérée de la toute puissante censure du tuteur-

prétendant" (Magné, L'École 126). Du consentement et de la soumission respectueuse, Agnès passe en suivant ses instincts, à l'expression d'une volonté personnelle; d'où cette réplique d'Arnolphe: "Une sotte en sait plus que le plus habile homme" (EF V,4 1544). Agnès a en effet très bien appris ses leçons, et fait en sorte de retourner les arguments d'Arnolphe contre lui-même. Il suffit de citer les lignes suivantes pour s'en convaincre:

C'est un homme qui dit qu'il me veut pour sa femme;

J'ai suivi vos leçons, et vous m'avez prêché
Qu'il se faut marier pour ôter le péché (EF V,4 1509-1511)

Chez vous le mariage est fâcheux et pénible,
Et vos discours en font une image terrible;
Mais, las! il le fait, lui, si rempli de
plaisirs, Que de se marier il donne des désirs
(EF V,4 1516-1519).

Arnolphe découvre alors avec ahurissement, une "causeuse"(1724) qui lui tient tête, en même temps qu'une

"belle raisonneuse" (1546), qu'il assimile d'un coup aux précieuses: "Voyez comme raisonne et répond la vilaine!/ Peste! une précieuse en dirait-elle plus?" (EF V,4 1541-1542). Agnès a donc acquis cette volupté de l'esprit qu'Arnolphe essaya si minutieusement de lui ôter. Il est intéressant de remarquer que dès le premier acte, Arnolphe avait attaqué les précieuses en ces termes:

Héroïnes du temps, mesdames les savantes,
Pousseuses de tendresse et de beaux sentiments,
Je défie à la fois tous vos vers, vos romans,
Vos lettres, billets doux, toute votre science.
De valoir cette honnête et pudique ignorance
(EF I,4 244-248).

On comprend fort bien qu'Arnolphe voit dans les précieuses, qui protestaient contre la servitude des femmes, ses "bêtes noires". "Ces coquettes" incarnent une menace d'émancipation pour la femme, et par là même, ne peuvent qu'avoir une attitude néfaste sur l'éducation d'Agnès. De plus, les précieuses se battent pour l'égalité entre la femme et l'homme. Or, ainsi qu'Agnès

l'affirme, une telle égalité ne peut passer que par
l'égalité du savoir, donc l'accession de la femme à une
véritable instruction:

Et m'avez fait en tout instruire joliment!

Croit-on que je me flatte, et qu'enfin, dans ma
tête,

Je ne juge pas bien que je suis une bête?

Moi-même j'en ai honte; et, dans l'âge où je
suis,

Je ne veux plus passer pour sotte, si je puis

(EF V,4 1555-1559).

En menaçant de renvoyer Agnès dans un "cul de couvent"
(EF V,5 1611), Arnolphe consacre l'inefficacité de
l'éducation reçue. Il soulève également le problème des
vocations forcées qui menaçaient les jeunes filles du
XVIIe siècle. Pour échapper au couvent ou pour permettre
un avancement social, économique et politique, certaines
d'entre elles acceptaient des mariages arrangés, telle
la célèbre Madame de Maintenon. D'autres, au contraire,
préféraient aller au couvent pour échapper à des
vieillards infirmes ou des tyrans de toutes sortes. Mais

le choix ne leur était pas toujours donné. La plupart des filles pauvres, même d'un certain rang, étaient immariables sans dot. Il arrivait que les filles soient enfermées à perpétuité dans un couvent, quand les parents voulaient réserver tout leur patrimoine aux enfants mâles ou à l'une des soeurs pour lui faire conclure un mariage plus brillant (Piettre 229).

Si la pièce se termine pour le mieux pour les deux jeunes gens, Agnès est justement la fille d'Enrique, destinée à Horace par son père, il ne faut pas oublier que ce mariage a été arrangé, au terme d'un contrat entre les deux familles, comme il se faisait à l'époque; ici, au grand bonheur d'Agnès et d'Horace.

Ainsi, sans mère et en l'absence de tout ce qui pourrait se substituer à elle, telles les servantes de la tradition Moliéresque, Agnès a vu son éducation confiée au couvent, puis à Arnolphe, qui l'ont successivement tenu à l'écart de toute société, et ont par là même, entretenu son ignorance. Comme l'exprime Larson, L'École des Femmes "represents a critique of classical pedagogical strategies for women which are just at this

time in the process of being elaborated (...) The pedagogical approach substitutes texts i.e. preconceived literary, religious, and social ideologies, for the more philosophical student-teacher dialogue interaction" (506). C'est l'échec de cette éducation que Molière aborde. L'instruction ne se trouve pas dans les livres aux théories répressives et abusives. Ce n'est pas une obéissance aveugle à des commandements fondés sur la menace qui peut faire découvrir la vertu. Cette formation sans jugement imposée sans motivation a engendré une adolescente précoce, sans codes sociales, qui suivra ses instincts, la Nature, pour échapper à cette société qui entend la corrompre. Comme le dira Rousseau au siècle suivant, "l'être est fondamentalement bon, c'est la société qui le corrompt". A la rigueur des maximes, Agnès oppose sa soif de vivre, son élan naturel. Elle s'éveille à l'amour qui devient un moyen d'émancipation, de libération, dans les bras d'Horace. Elle prend conscience qu'on l'a tenue dans l'ignorance de tout, elle découvre la valeur de la parole, et ce faisant elle conquiert à la fois un savoir et un pouvoir. "Agnès

est passée de l'esclavage à la liberté par une patiente conquête de la parole" (Magné, L'École 140). Elle triomphe par instinct du bonheur et de l'amour, en d'autres termes, en rejetant toute éducation pédagogique et en suivant la Nature. La célèbre phrase de Boileau prend ici tout son sens: "Chassez le naturel, il revient au galop". Comme le renforce Gaines: "Le Grand maître", cette nature qui résiste aux théories des rationalistes, transforme l'enfant naïve en une femme passionnée" (L'Éveil 413). Molière semble donc soutenir les aspirations de la femme à se libérer de tout despotisme morale et religieux, et à accéder au savoir comme au bonheur. Espérons, comme Gutwirth l'affirme, que la leçon aura porté ses fruits, pour certains des spectateurs tout au moins: "It is a school for wives, which quite unabashedly offers the public a lesson" (352).

CHAPITRE II

L'AVARE

L'Avare dépeint la société Bourgeoise du XVII^e siècle en insistant sur un des maux de l'époque: l'avarice. Comme tout vice, celui-ci a des conséquences désastreuses dans la société et la cellule familiale. A travers Harpagon, ce sont les droits tout puissants des pères considérant leurs enfants comme des moyens d'enrichissements économiques qui sont dénoncés. Non contrecarrée, cette puissance pouvait mener à la destruction de l'avenir des enfants. A cet égard, la mort de sa femme lui a laissé le champ libre. Il a maintenant un pouvoir incontesté sur l'éducation qu'il consent donner à sa fille. Les conceptions arriérées de cet homme dont l'existence de tous doit se déterminer par rapport à lui, le mène à ne concevoir l'éducation féminine qu'en termes de soumission et de séquestration. L'absence maternelle associée à l'application pervertie

de l'autorité paternelle peuvent-elles anéantir le libre exercice de la nature?

L'histoire se déroule dans la maison d'Harpagon, un riche bourgeois, veuf et père de deux enfants: Élise et Valère. Harpagon, à 60 ans "bien comptés", est le stéréotype du père tyrannique, usant de son autorité de maître de maison et de ses droits paternels tout puissants. Comme l'illustrent Élise et Cléante, au XVII^e siècle, les enfants, même après leur majorité à l'âge de 25 ans, restaient à l'entière merci de leur père. Cependant, cette autorité paternelle était souvent adoucie par l'influence maternelle. La mère avait en effet la main haute en matière d'éducation. Malheureusement, Élise et Cléante ne peuvent plus bénéficier du soutien maternel puisque leur mère est morte il y a de nombreuses années. Comme l'exprime Ralph Albanese: "Il n'existe pas dans L'Avare aucun sentiment de solidarité familiale qui puisse freiner les ravages du père, aucun raisonneur, aucune figure maternelle, telle Dorine ou Elmire, capable d'offrir une solution au dilemme des enfants" (36). Sans mère ni nourrice, les

enfants sont donc livrés à eux-mêmes face à leur tyran de père qui aime à se présenter comme indestructible.

Quelle éducation ce dernier a-t-il choisi pour sa fille?

On peut imaginer la jeunesse d'Élise confinée chez son père, sujet aux devoirs et interdictions conventionnelles, comme Agnès dans L'École des Femmes. "Ni toilette, ni fards, ni visites ni belles assemblées, ni jeu, ni promenades" (Bénichou, 313). Est-ce bien différent du couvent où Harpagon menace de l'envoyer à la fin de la pièce: "Quatre murailles me répondront de ta conduite" (A V,4)? Toute coquetterie lui étant interdite, et ayant pour mot d'ordre de rester cloîtrée à l'intérieur de cette prison qui est sa maison, Élise ne connaît rien du monde. Une certaine naïveté et vulnérabilité la caractérisent au début de la pièce: "Je ne suis pas sûre" (A I,1), "Je ne sais pas" (A I,1). Il faut dire que son père a mis un point d'honneur à se faire craindre. Il la querelle sans doute chaque jour puisqu'il lance à Cléante: "Je querellais hier votre soeur" (A I,4) et il s'apprête à recommencer: "Ah! fille scélérate! Fille indigne d'un père comme moi! C'est ainsi

que tu pratiques les leçons que je t'ai données!" (A V,4). Mais, quelles leçons lui a-t-il données sinon d'égoïsme et d'ingratitude?

Sa condition de femme, qui au XVII^e siècle signifiait assujettissement, est sans cesse rappelée à Élise. De ce fait, elle se soumet à son père et le respecte certainement plus que ne le mérite un tel être. "D'une façon générale, les enfants sont soumis dans la maison familiale à une obéissance passive, surtout à l'égard de leur père. Parlant ou écrivant à leurs parents, ils emploient les termes d'une respectueuse et froide politesse. Ils ne les tutoient pas et n'en sont pas tutoyés" (Magné, La Vie quotidienne, 162). Nous verrons cette idée à plusieurs reprises dans l'étude de cette pièce.

Dès le début de la pièce, la vie d'Élise est marquée par l'inquiétude. Dans sa première réplique, Élise nous dit: "Le succès me donne de l'inquiétude" (A I,1). Elle tremble devant "l'emportement de son père" (A I,1). Elle craint le qu'en dira-t-on, comme elle le dit dans sa seconde réplique: "les reproches d'une famille", "les

censures du monde", "le blâme qu'on pourra m'en donner" (A I,1). D'autre part, la cruauté de son père a éveillé en elle une méfiance envers les hommes, même pour Valère, son amant, telle une femme déjà trompée et déçue: "Ah! Valère, chacun tient les mêmes discours! Tous les hommes sont semblables par les paroles; et ce n'est que les actions qui les découvrent différents" (A I,1). Dans ce climat austère, Élise a besoin d'aide. Privée de sa mère disparue qu'elle regrette du plus profond de son coeur: "Il est bien vrai que tous les jours il nous donne de plus en plus sujet de regretter la mort de notre mère" (A I,2), dépourvue de l'aide d'une nourrice ou servante fidèle et dévouée, Élise voit son éducation totalement dominée par son père. Elle se tourne vers son frère, Cléante, et se repose sur son amant, Valère. Élise vit donc essentiellement dans un milieu masculin, ce qui la contraint à une perpétuelle retenue, surtout devant son père qui ne lui donne que du "ma mie" ou du "ma petite fille" (A I,4) que par ironie.

Délicate, Élise a un fond de tempérament émotif: "Ne vous mettez point en colère" dit-elle à plusieurs

reprises à Harpagon (A I,4; IV,4). Mais on reconnaît en elle des signes de passion. Son amour pour Valère est profond, et elle s'engage, se fiance sans le consentement de son père tout puissant, ce qui est très étonnant pour une jeune fille de l'époque. En effet, comme le rappelle Mousnier: "Le mariage sans le consentement du père et de la mère est une transgression de la loi et des commandements de Dieu et une offense contre le droit, l'honnêteté publique inséparable d'avec l'utilité" (112). Mais, David Hunt portait aussi une vision réaliste sur la société du XVIIe siècle, qui reflète l'attitude d'Élise et de Valère, en affirmant: "In spite of opposition of parents and legists 'Love' played a considerable part in the formation of marriage bonds in the seventeenth century. Couples continued to marry out of inclination in spite of parental attempts to discipline them" (65).

Plus étonnant encore, douce et réservée Élise résiste catégoriquement à son père et maître lorsque celui-ci lui destine comme époux un vieillard! Si elle lui fait la révérence et poliment lui dit: "Je ne veux point me marier mon père, s'il vous plaît" (A I,4), elle

ne s'oppose pas moins à l'autorité paternelle. Mais alors, lorsqu'elle ajoute, quelques lignes plus loin: "Non", "Non, vous dis-je", "C'est une chose où vous ne me réduirez point", cela retourne de l'incorrection aux yeux d'Harpagon. Lorsque sa fille menace de mettre fin à ses jours si on la mariait à Anselme: "Je me tuerai plutôt que d'épouser un tel mari" (A I,4), Harpagon ne peut réprimer son étonnement en ces termes: "Tu ne te tueras point, et tu l'épouseras. Mais voyez quelle audace! A-t-on jamais vu une fille parler de la sorte à son père?" (A I,4). Élise devient carrément insolente lorsqu'elle répond à son père: "Mais a-t-on jamais vu un père marier sa fille de la sorte?" (A I,4). Son incorrection envers son père, bien que justifiée, est presque inconcevable pour l'époque: "Je gage qu'il ne saurait être approuvé d'aucune personne raisonnable" (A I,4), c'est lui dire "vous êtes fou". De même, lorsqu'elle lui dit: "Prenez des sentiments un peu plus humains", elle pourrait tout aussi bien lui dire "vous êtes inhumain". Enfin, elle lui rappelle son manque total de tendresse et condamne son emportement en ces termes: "Je vous conjure par

l'amour paternel" et "les dernières violences du pouvoir paternel" (A V,4). Ses gestes passionnés: "à genoux devant son père" (A V,4) révèlent la fougue de sa jeunesse et son désir d'accéder au bonheur.

A ce cri de détresse, Harpagon oppose un coeur "dur", "serré", "sec" et "aride" (A II,4). Son amour égocentrique lui interdit d'éprouver le moindre amour pour ses enfants qu'il considère comme un fardeau. Malgré la "manière austère" (A I,2) dont il les fait vivre, il se voit contraint pour eux à un minimum de dépenses qu'il trouve insupportable. Il accueillerait avec satisfaction leur disparition. Lorsque Frosine, l'entremetteuse, lui prédit qu'il enterrera enfants et petits-enfants, il ajoute du fond du coeur et impassible "Tant mieux" (A II,5). Harpagon va même jusqu'à regretter que Valère ait sauvé Élise: "Il valait mieux pour moi qu'il te laissât noyer" (A V,4). Mais, s'il voudrait que ses enfants soient morts, ceux-ci ont à son égard la même pensée. En effet, comme le fait remarquer Ralph Albanese: "Que le rapport père-enfant se mue en une lutte sourde de vie et de mort, ceci s'illustre aussi

par le fait qu'Élise, désireuse d'échapper à tout prix à ce foyer inhabitable, semble attendre avec impatience la mort d'Harpagon" (36).

Alors, que penser du reproche que Jean-Jacques Rousseau fit à Molière dans sa "Lettre à d'Alembert sur les Spectacles" en 1758? Molière "tourne en dérision les respectables droits des pères sur leurs enfants, des maris sur leurs femmes, des maîtres sur leurs serviteurs". Peut-il en être autrement dans L'Avare? Comment ne pas prendre le parti d'Élise qui, mal payée de sa tendresse, est constamment en lutte au colère de son tyran de père qui la donne, la vend en mariage à un vieillard dans son seul intérêt à lui, sans tenir aucun compte de ses sentiments à elle? (A I,4). Comment ne pas excuser le mépris de cette jeune fille qui joue dans cette affaire le bonheur de sa vie? Et puis, est-ce un véritable père qui souhaiterait la mort de ses enfants? A père cruel, fille sans amour.

Mais, à père et mère affectueux, fille dévouée. Il suffit pour s'en persuader de regarder l'attitude de Mariane. Cette dernière apparaît tard dans la pièce.

Elle a perdu sa fortune et connu l'esclavage: "Après dix ans d'esclavage, une heureuse fortune nous rendit notre liberté, et nous retournâmes dans Naples, où nous retrouvâmes tout notre bien vendu, sans y avoir trouvé des nouvelles de notre père" (A V,6). Elle vit pauvrement avec sa mère, et fait preuve d'irréprochables vertus. Pour sa mère malade, elle a des "sentiments d'amitiés qui ne sont pas imaginables", "la sert, la plaint et la console" (A I,2). En effet, Mariane confirme: "J'ai de la considération pour ma mère (...) et je ne saurais me résoudre à lui donner du déplaisir" (A IV,1). Son courage, Mariane le tient de l'éducation que sa mère lui a inculquée; elle lui a appris à travailler durement et à garder la tête haute. Du point de vue amoureux, Mariane ne montre ni empressement ni fougue juvénile. Cette réserve est conforme aux qualités conventionnellement requises pour les jeunes filles de l'époque. Mais, cette retenue devient faiblesse car elle hésite toujours à prendre des décisions. Elle se plaint sans vraiment lutter (contrairement à Élise). Par exemple, si elle injure assez violemment Harpagon:

"Animal" "déplaisant" (A III, 6), elle le fait tout bas. Elle se dit dégoûtée par Harpagon, mais elle ne s'enfuit pas. Est-elle vraiment à blâmer cependant? Il faut rappeler qu'au XVIIe siècle, une femme seule n'avait pas d'identité à proprement parler; elle n'en acquérait une que par le mariage qui l'établissait socialement.

Mariane se conduit donc en connaissance de cause. A ces pressions sociales s'ajoutent ses aventures (A V,5), sa misère (A I,2; V,5), sa situation familiale et son total dévouement pour sa mère malade et veuve. Elle est prête à se sacrifier pour sa mère qui a besoin d'argent. On voit clairement ici le mariage présenté comme une nécessité financière. Sans le revirement de l'acte V, il semble bien qu'elle se serait laissée marier ou sacrifier à Harpagon.

Heureusement pour elle, elle appartient à une famille étroitement unie avant ses malheurs: "C'est vous que ma mère a tant pleuré?" (A V,5) demande-t-elle à Anselme, son père retrouvé, pour qui elle a gardé aussi une grande tendresse. Il est indéniable que sa mère lui a inculqué le respect de l'autorité paternelle malgré

l'absence de ce dernier. Ne précise-t-elle pas à Cléante qu'il doit, pour leur mariage, obtenir le consentement d'Anselme? "Mais vous ne savez pas que ce n'est pas assez que ce consentement; et que le ciel, (*Montrant Valère*) avec un frère que vous voyez, vient de me rendre un père, (*Montrant Anselme*) dont vous avez à m'obtenir (A V,6). Cléante et Élise se passeraient bien eux du consentement d'Harpagon! Mais à la méchanceté et à l'avarice d'Harpagon, Molière a opposé la bonté et l'affection d'Anselme. Aussi, quand Mariane demande à son père tout puissant l'autorisation de prendre Cléante pour époux, Anselme réagit comme Molière le souhaite: "Le ciel, mes enfants, ne me redonne point à vous pour être contraire à vos vœux" (A V,6). Le père idéal, comme la mère idéale, ne doit ni imposer un conjoint conforme à ses propres vœux ni s'opposer aux sentiments spontanés de ses enfants. Anselme le sent bien: "Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune personne tombera sur le fils plutôt que sur le père" (A V,6). Comme l'écrit Bénichou: "Molière, par goût naturel, considérait volontiers comme une famille

idéale celle qui exercerait sur ses membres la contrainte la plus faible, celle où les parents, unis selon la convenance, n'empiéteraient pas sur celles de leurs enfants" (317).

Ainsi, en concevant le mariage de ses enfants en termes de profit, Harpagon a contribué à la destruction de son foyer. L'implacable *paterfamilias* contrôlant les êtres et les choses régnait indiscuté en l'absence de toute présence maternelle. C'est en particulier au moment du mariage de sa fille qu'un père pouvait faire un bon ou un mauvais usage de son autorité. Soumise aux lois d'Harpagon, isolée de la société, Élise, sans aide extérieure, aurait été sacrifiée, comme beaucoup de jeunes filles du XVII^e siècle, à des fins monétaires. La vie difficile menée par Mariane et sa mère nous rappelle que la femme ne se définissait à cette époque qu'en tant que fille, épouse et mère; privée de l'appui d'un homme, elle n'avait pas d'existence sociale. Cela n'empêchait pas à toute bonne mère d'accomplir son devoir et d'inculquer à sa fille les conventions qu'il convenait d'appliquer dans le monde, comme le prouve l'attitude de

Mariane. Grâce à la détermination des jeunes gens et à la providence, la Nature triomphe des conventions pour le bonheur de tous.

CHAPITRE III

LE TARTUFFE

Dans Le Tartuffe, Molière reprend un thème connu: celui d'un père tyrannique, Orgon qui veut marier sa fille, Mariane, à un homme qui ne plaît pas à celle-ci, le fameux Tartuffe. Comme dans toute pièce classique de Molière, la jeune fille est amoureuse d'un autre homme, Valère, lui même totalement épris de cette dernière. Mais, à la différence des pièces étudiées jusqu'ici, deux personnages féminins essentiels entrent en ligne de compte: Dorine, la servante de la maison, et Elmire, la seconde femme d'Orgon. Les données sont maintenant changées. Il convient tout d'abord d'analyser la relation existant entre Mariane et Orgon pour comprendre à quel point Dorine et Elmire ont influencé l'éducation et l'avenir de Mariane.

Dans Le Tartuffe, la figure du père, Orgon, a une influence primordiale sur l'éducation de sa fille, Mariane. En effet, celui-là apparaît comme le tyran

imposant sa discipline de fer. Par nature impulsif et obstiné, Orgon est intraitable dans les convictions et les sentiments qui sont les siens, où qui s'opposent aux siens. Par sa fonction de père de famille, Orgon est dans la société du XVIIe siècle un chef, ou comme le dit Guicharnaud: "La Nature même de la société de la pièce confère à Orgon, une situation royale et redoutée: nous avons affaire à un patriarcat" (46).

"Redouté", c'est le terme qui convient pour qualifier l'autorité qu'Orgon impose à Mariane. Il agit en seigneur et maître: "Vous devez n'avoir soin que de me contenter" (T II, 1 436). L'obéissance aux décisions paternelles, en toutes circonstances, est un principe incontesté. Il est à la fois requis par l'ordre moral et par Orgon: "Je sais ce qu'il vous faut, je suis votre père" (T II, 2 521). Le père est donc dans son droit lorsqu'il impose sa décision, et Mariane, par sa nature de jeune fille soumise reconnaît ce droit: "C'est où je mets aussi ma gloire la plus haute" (T II, 2 437). Mais, comme le fait très justement remarquer Koppisch: "Cette obéissance qui devrait être inspirée par la chaleur

humaine d'un sentiment filial, devient plutôt le signe d'une soumission au désir tyrannique du père" (141).

Jolie et plaisante, Mariane est également extrêmement timide et soumise. Aussi, toute confrontation entre le père et la fille tourne-t-elle toujours à l'avantage d'Orgon. L'acte II est l'illustration de ce pouvoir absolu. Orgon appelant "Mariane", celle-ci répondant "Mon père", le rapport familial "de chef à sujet" est d'emblée établi. Le dialogue est bref. Orgon y affirme son désir, Mariane s'y montre désagréablement surprise. Devant les protestations de cette dernière qui explique à son père qu'elle mentirait en disant qu'elle aime Tartuffe, Orgon répond: "Mais, je veux que cela soit la vérité" (T II,2 451). Comme l'exprime Larry Riggs: "Orgon's desire for authoritarian, univocal dominance over his family is clear when, in act II, scene 1, he literally tries to 'ventriloquize' his daughter, Mariane. He tells her what he wants her to say in response to his announcement that he intends to marry her to Tartuffe" (79). Orgon confirme ainsi son vœu et son pouvoir: "je veux", et Mariane confirme sa faiblesse et soumission à

son père par son silence. Elle n'ose discuter l'usage que l'on fera d'elle. On pourrait presque l'assimiler à "un objet" que l'on marchande. "C'est une victime, dans la mesure où parfaitement intégrée dans l'univers normal de la pièce, elle n'émet sur celui-ci aucun jugement; non soutenue, elle serait sacrifiée sans résistance lorsque le pouvoir (le père) l'exige" (Guicharnaud 55).

Du soutien, Mariane ne peut point en avoir de la part de sa mère puisque celle-ci est morte lorsqu'elle n'était encore qu'une petite fille. Son éducation a donc été confiée à la demoiselle de compagnie de sa mère: Dorine. Cette dernière, en tant que nourrice, est devenue en quelque sorte "sa mère". Fagniez nous fait remarquer que la nourrice avait sur l'enfant une influence très forte: "Elle dirigeait sa première éducation (...) les sentiments nés de cette pseudo-maternité engendraient un attachement qui durerait toute la vie" (8). De même, Montaigne renchérit: "Je trouve que nos plus grands vices prennent leur pli de notre plus tendre enfance et que notre principal gouvernement est entre les mains des nourrices" (cité dans Fagniez 8).

Tout au long de la pièce, et plus particulièrement à l'acte II, Dorine intervient en faveur de Mariane, telle une mère qui défend sa fille. Elle utilise toutes les façons possibles, rigoureusement et comiquement, pour montrer à Orgon l'odieux de son projet. Intelligente et perspicace, Dorine fait "partie de la famille", mais elle garde le parler franc et naturel de ses origines populaires. Comme le dit Madame Pernelle, la mère d'Orgon, au début de la pièce: "C'est une fille suivante un peu trop forte en gueule et fort impertinente" (T I,1 14).

Si Dorine est certes plus qu'une suivante, on ne peut nier que son impertinence est à la limite de l'incorrection. Elle ne se tait point lorsqu'Orgon lui ordonne, et elle est sous ses ordres! Elle ose même lui dire, après n'avoir cessé de l'interrompre: "De quoi vous plaignez-vous? Je ne vous parle pas" (T II,2 568). L'acte II, que les critiques ont parfois appelé "l'acte de Dorine", montre avec quelle vivacité celle-ci défend Mariane. Ferdinand Ledoux nous dit: "Le deuxième acte est son acte. C'est elle qui la première décide de

passer à l'action, elle prépare le terrain pour les autres. Elle est déchaînée, vive, spirituelle, comique, mais surtout bonne" (cité dans Guicharnaud 57). En effet, contre Orgon tyrannique, Dorine fait feu de tous les arguments possibles avec une pétulance infatigable:

Sachez que d'une fille on risque la vertu,
Lorsque dans son hymen son goût est combattu;
Que le dessein d'y vivre en honnête personne
Dépend des qualités du mari qu'on lui donne,
Et que ceux dont partout on montre au doigt le
front

Font leurs femmes souvent ce qu'on voit
qu'elles sont.

Il est bien difficile d'être fidèle
A de certains maris faits d'un certain modèle;
Et qui donne à sa fille un homme qu'elle hait
Est responsable au ciel des fautes qu'elle
fait.

Songez à quels périls votre dessein vous livre
(T II,2 507-517).

On peut donner raison à Bénichou lorsqu'il affirme: "Les servantes surtout se permettent d'exprimer, avec une liberté qui conviendrait mal à leur maîtresse, la révolte des femmes" (322). Ainsi, Dorine ne donne pas seulement une leçon à Orgon, mais également à Mariane, témoin de la scène. Dorine use de la même rigueur pour regaillardir la jeune fille. Par son bon sens ironique, Dorine essaie de lui remonter le moral autant qu'elle le peut: "Non, il faut qu'une fille obéisse à son père/ Voulut-il lui donner un singe pour époux" (T II,3 654-655)!

Si Mariane retrouve la parole devant sa "pseudo-mère", ce n'est que pour se lamenter: "Contre un père absolu, que veux-tu que je fasse? (...) Un père, je l'avoue, a sur nous tant d'empire" (T II,3 589 et 597). Comme le dit Guicharnaud: "Mariane se laissera broyer sans grande résistance, victime de son obéissance" (60). C'est alors que Dorine secoue vigoureusement la jeune fille pour la faire sortir de sa résignation:

Avez-vous donc perdu, dites moi la parole?

Et faut-il qu'en ceci je fasse votre rôle?

Souffrir qu'on vous propose un marché insensé,

Sans que du moindre mot vous l'ayez repoussé!

(T II,3 585-588).

Dorine d'ajouter pour pousser Mariane à la révolte:

Lui dire qu'un coeur n'aime point par autrui;

Que vous vous mariez pour vous, non pas pour

lui;

Qu'étant celle pour qui se fait toute

l'affaire,

C'est à vous, non à lui, que le mari doit

plaire,

Et que si son Tartuffe est pour lui si

charmant,

Il le peut épouser sans nul empêchement

(T II,3 591-596).

On ne peut que se ranger à l'opinion de Jeannel lorsque celui-ci affirme: "Ces admirables servantes, dévouées, désintéressées, aimantes, sont des mères pour les enfants et une providence pour la maison" (203). Dorine n'agit-elle pas en mère lorsqu'elle réconcilie de force Mariane et Valère dans la scène 4 de l'acte II? Elle sait bien que les amoureux en seront ravis. Dans cette scène, la

soumission de Mariane entraîne un sursaut d'orgueil de la part de son amant dans la mesure où celui-ci ne se sent pas "préféré" à la volonté du père. Mais, Dorine veille au bonheur des deux jeunes gens: "Vous êtes fous tous deux. Ça, la main l'un et l'autre" (T II,4 781).

Cependant, ne pouvant parvenir seule à empêcher le mariage de Tartuffe et de Mariane, Dorine a la lucidité de se tourner vers Elmire, la belle-mère de Mariane, que l'on peut sans se tromper associer à une seconde mère pour cette dernière.

En effet, Elmire, la seconde femme d'Orgon, est une femme intelligente et fine qui aime Mariane de tout son coeur. Son rôle reste effacé au début de la pièce. Elle apparaît comme une épouse discrète et diplomatique, n'élevant pas le ton. Elle ne dit pas deux mots pendant toutes les invectives de Madame Pernelle. Pour Mariane, elle incarne à merveille le dévouement dont les femmes de l'époque devaient faire preuve envers leur mari. C'est un exemple de vertu. Aussi embrouillées que soient les affaires de la maison, Elmire songe à tout, à l'avenir et au bonheur des enfants, au bien de son mari et à son

honneur personnel. Son personnage prend des proportions d'héroïne au troisième et quatrième actes. Elmire montre quelque chose de beau: l'amour pour ses enfants d'adoption. Ce n'est pas une marâtre qui supporte une belle-fille, c'est une mère qui veille au salut de sa fille. Quand elle voit tous ses efforts sur le point d'échouer, elle décide elle-même d'éclairer le père pris pour dupe, et l'époux outragé. Elle pousse donc le dévouement maternel jusqu'à s'élever contre l'autorité toute puissante du maître de maison:

A voir ce que je vois, je ne sais plus que
dire;

Et votre aveuglement fait que je vous admire.
C'est d'être bien coiffé, bien prévenu de lui,
Que de vous démentir sur le fait aujourd'hui!
(T IV,5 1313-1316).

Elle ajoute quelques vers plus loin:

L'erreur trop longtemps dure,
Et c'est trop condamner ma bouche d'imposture.
Il faut que, par plaisir, et sans aller plus
loin,

De tout ce qu'on vous dit je vous fasse témoin

(T IV,5 1349-1352).

Mariane reçoit une leçon de la part de cette épouse dévouée: pour être vertueuse, on n'est pas condamnée à n'avoir ni esprit ni agrément. Une mère, par amour et par devoir, si ce n'est pas par nature, doit sauver sa maison et ses enfants (Jeannel 108). C'est ainsi qu'Elmire, songeant avant tout à sauver Mariane, décide de confronter Tartuffe. Elle se défend avec courtoisie mais netteté, refuse le moindre geste équivoque et aborde, dès qu'elle le peut, la question pour laquelle elle est venue: "On tient que mon mari veut dégager sa foi,/ Et vous donner sa fille. Est-il vrai? dites-moi (T III,3 923-924). Après que Tartuffe lui propose l'adultère, elle le repousse et elle veut imposer à ce dernier, sous la menace de révéler ce qu'il est, de renoncer à la dot de Mariane et de presser l'union de la jeune fille avec Valère auprès d'Orgon. A cette seule condition elle gardera le silence sur la tentative sensuelle du dévot. Elmire utilise donc cette attaque contre elle-même pour protéger Mariane. Sans

l'intervention de Damis, Tartuffe devait céder. C'est de nouveau la seule Elmire qui peut démasquer Tartuffe devant Orgon. Elle le peut et donc elle le doit. Elle veut sauver Mariane vouée par son père pour toute son existence à l'esclavage d'un homme déloyal. Elle veut aussi, par dignité, prouver à son mari qui ne la croit pas, que c'est lui, l'aveugle, qu'elle mérite sa confiance! Ainsi, Elmire montre à Mariane qu'une femme doit être soumise à son mari, et doit se tenir loyalement à ses côtés. Mais, il est aussi de son devoir d'épouse de lui faire entrevoir la vérité quand celui-ci s'en éloigne. Il ne faut pas qu'elle hésite dans ce cas à élever le ton; elle n'en retrouvera par la suite que plus d'autorité dans sa maison. La garantie de l'ordre familial repose sur une honnêteté sans faille. L'hypocrisie et le mensonge ne paient pas à long terme, ni dans la société ni en amour. Le bonheur humain exige la confiance.

Ainsi, malgré la tyrannie dont Orgon fait preuve, les jeunes amoureux contrariés sortent vainqueurs de la pièce. C'est à nouveau le côté humaniste respectant la

liberté de conscience qui triomphe grâce à deux personnages féminins de qualité, Dorine et Elmire. Tout au long de la pièce, ces deux "mères" pleines de dévouement ont poussé la fragile Mariane à s'émanciper. Si le chemin est encore long, la chrysalide est sortie du cocon. Comme Agnès, Mariane commence une nouvelle vie dans les bras de celui qu'elle aime. Pierre Clarac a bien raison lorsqu'il déclare dans son article "La Morale de Molière d'après Le Tartuffe":

Molière a ridiculisé ceux qui, père ou tuteurs, prétendent soumettre la jeunesse à leur autorité égoïste et lui interdire les plaisirs les plus innocents. (...) Lorsqu'il prend le parti de la jeunesse et fronde les autorités consacrées, (...) il s'élève contre tout ce qui tend à asservir la personne. Qu'au nom d'une morale revêche, on frappe d'anathème ce qui est la douceur et le sourire de la vie, la beauté, la gaieté, les divertissements, la comédie, la délicatesse des manières et de la parure,

Molière ne l'admet pas et il le dit fortement
(5-16).

CHAPITRE IV

LE BOURGEOIS GENTILHOMME

Cette pièce dépeint les excès de la société Bourgeoise au XVII^e siècle. A cette époque, beaucoup de bourgeois enrichis voulaient accéder au statut de Gentilhomme. L'éducation était certes vue comme essentielle pour acquérir les bonnes manières employées dans la haute société. Cependant, une autre solution traversait souvent les esprits cupides des pères intéressés: le mariage de leur fille à un gentilhomme leur permettrait d'accéder à ce titre de noblesse par alliance. L'utilisation de la jeune fille comme objet de promotion sociale et économique est ici dénoncée sous une forme satirique. Grâce à dieu, Monsieur Jourdain, trop imbu de lui-même, ne se charge pas de l'éducation de sa fille. C'est Madame Jourdain, aidée par sa servante Nicole, qui se charge d'éduquer la jeune fille. Nous retrouvons ici le même tableau que dans Le Tartuffe, où Elmire et Dorine soutenaient l'éducation de Mariane.

Madame Jourdain et Nicole montreront-elles autant de succès qu'Elmire et Dorine? Voyons si elles peuvent l'éduquer selon leurs principes, la sauver des intentions paternelles et lui permettre d'exprimer l'élan de sa jeunesse.

Dans Le Bourgeois Gentilhomme, Molière met en scène un bourgeois récemment enrichi, Monsieur Jourdain, qui désire vivre à la manière d'un gentilhomme et être considéré comme tel. Sa femme, Madame Jourdain, est quant à elle très attachée aux valeurs de la classe bourgeoise. Pour reprendre les termes employés par Gaines: "Only the superficial aspects of nobility are of concern to Monsieur Jourdain (...) Jourdain's wife seems to represent a conservative, endogamous trains of thought" (Social Structure 157-158). Ainsi, alors que son mari veut s'élever dans la société, Madame Jourdain préfère rester fidèle à ses "modestes" origines. Cette différence d'opinion va d'emblée établir les deux personnages dans deux mondes séparés, et leur conférer des perspectives différentes pour l'éducation et l'avenir de leur fille Lucile. "*Le Bourgeois Gentilhomme* examines

the role of education in society and clearly delineates what ethical, or *honnête*, behavior ought to be" (Ranum, 104).

Madame Jourdain semble incarner la raison et le bon sens. Lorsque son mari se glorifie de ses illusoires promotions sociales, et de son éducation totalement couverte de ridicule, elle essaie de lui faire entendre raison en le ridiculisant:

Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sais plus ce que c'est que notre maison. On dirait qu'il est céans carême-prenant tous les jours; et dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons et de chanteurs dont tout le voisinage se trouve incommodé (BG III,3).

Madame Jourdain redoute avant tout le scandale, et craint que sa famille ne devienne l'objet de la risée générale: "il y a longtemps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde" (BG III,3). Très lucide, elle perçoit bien la source du mal qu'elle dénonce: "Vous êtes fou, avec toutes vos fantaisies; et cela vous est venu depuis

que vous vous mêlez de hanter la noblesse" (BG III,3).

En bourgeoise soucieuse de la bonne tenue de sa maison, elle reflète les valeurs du XVIIe siècle. Elle rappelle à son mari ses véritables devoirs. D'une part, en tant que maître de maison, il doit faire régner l'ordre dans son foyer: "Tout cela est bien nécessaire pour conduire votre maison! (BG III,3). D'autre part, elle lui somme haut et fort d'assumer son devoir paternel: "Vous devriez bien plutôt songer à marier votre fille, qui est en âge d'être pourvue" (BG III,3). Gaines a exprimé cette idée en ces termes: "She [Madame Jourdain] reminds her husband that instead of squandering his riches to create a carnival atmosphere he should give serious thoughts to arranging a suitable spouse for their daughter" (Social structures 158).

Pour la première fois, nous avons une épouse et mère au caractère fort, en charge de l'éducation de sa fille, comme le veut la convention du XVIIe siècle. Madame Jourdain se bat indéniablement pour établir le bonheur de sa fille. Elle dit à Nicole, sa servante dévouée: "Mais songeons à ma fille. Tu sais l'amour que Cléonte a pour

elle: c'est un homme qui me revient; et je veux aider sa recherche, et lui donner Lucile si je puis" (BG III,9). Ce "si je puis", nous rappelle qu'au XVIIe siècle, bien que la mère dirigeait l'éducation de la jeune fille, la décision finale en matière de mariage retenait du père. Ainsi, après avoir accueilli Cléonte favorablement, Madame Jourdain le pousse à demander la main de sa fille à son mari: "Je suis bien aise de vous voir, Cléonte, et vous voilà tout à propos. Mon mari vient; prenez vite votre temps pour lui demander Lucile en mariage" (BG III,11).

Cléonte, jeune homme de bonne famille, courtois, réservé et franc, se presse de faire sa demande officielle au Bourgeois qui lui refuse tout net la main de sa fille. Il ne mariera pas cette dernière à un garçon qui n'est pas un "gentilhomme": "Touchez là, monsieur: ma fille n'est pas pour vous". "Vous n'êtes point gentilhomme: vous n'aurez pas ma fille" (BG III,12). Son tempérament borné et colérique se révèle dans la progression de ses décisions: il mariera sa fille à un gentilhomme, il en fera même une marquise et,

si on lui résiste encore davantage, elle sera duchesse: "Voilà bien les sentiments d'un petit esprit, de vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage: ma fille sera marquise en dépit de tout le monde; et si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse" (BG III,12). Nous avons ici, de nouveau, comme dans les pièces précédemment étudiées, le problème du mariage et de la toute puissance du père dans le choix du "parfait époux" pour sa fille. Comme l'indique Adam: "le thème du père qui veut donner à sa fille un mari qui répond à des besoins paternels plutôt que de plaire à la future épouse est précisément celui qui avait si bien réussi dans L'Avare, dans Tartuffe, dans Le Bourgeois Gentilhomme et dans Les Femmes Savantes" (Histoire de la Littérature Française 396).

Une seule chose compte aux yeux de Monsieur Jourdain: la qualité de gentilhomme. C'est l'unique condition qu'il impose à son futur gendre, sans se soucier aucunement ni de ses sentiments pour Lucile, ni de son éducation, ni de sa moralité, ni de ses mérites personnels, ni même de son milieu familial ou de sa

fortune. Comme l'écrit Orest Ranum: "M. Jourdain's social crime is that he wishes to leap over the rank of mere noble and be accepted as a *gentilhomme*-if not by law, at least in his lifestyle and through his daughter's marriage" (105). Égoïste forcené, le Bourgeois ne cherche qu'à satisfaire sa propre ambition comme le traduit ses propos à la première personne: "J'ai du bien assez pour ma fille, je n'ai besoin que d'honneur" (BG III,12). Gaines fait remarquer à juste titre: "His emphasis on himself at this point underlines the fact that Lucile's marriage has meaning for him only as a means of procuring aristocratic honor. It is left to his wife to stand up for the bourgeois idea of marriage, which stresses a desire for a similarity of partner" (Social Structure 161). De même, Dorimène évoque cette idée lors d'une entrevue avec Dorante:

Mon Dieu! Dorante, il faut des deux parts bien des qualités pour vivre heureusement ensemble, et les deux plus raisonnables personnes du monde ont souvent peine à composer une union dont ils soient satisfaits (BG III,13).

Dorimène réclame une liberté de choix égale pour l'homme et la femme, sans quoi un mariage est voué à l'échec.

L'union matrimoniale doit retenir d'un sentiment partagé et non imposé, comme trop souvent à l'époque. Le Père Du Bosc a exprimé en ces termes cette idée: "La femme ne doit pas être ni esclave, ni maîtresse, mais compagne" (cité dans Lathuillière, 659).

En effet, en dépit des conventions en usage au XVII^e siècle, Madame Jourdain ose braver son mari et s'efforce d'argumenter afin de le ramener à une vision plus réaliste des choses. Elle va droit au but en touchant le point faible de Monsieur Jourdain: ses origines bourgeoises modestes. Ses parents n'étaient-ils pas de simples boutiquiers qui vendaient du drap près de la porte Saint-Innocent, dans un quartier marchand très fréquenté? "Et votre père n'était-il pas marchand aussi bien que le mien?" s'exclame Madame Jourdain indignée par le refus de son mari à la demande en mariage de Cléonte. En femme réaliste, elle veut avant tout le bonheur de sa fille, et ce jeune homme répond pour elle aux critères du mari parfait et du gendre idéal: "Il faut à votre fille

un mari qui lui soit propre; et il vaut mieux, pour elle, un honnête homme riche et bien fait, qu'un gentilhomme gueux et mal bâti" (BG III,12). Madame Jourdain a des vues sur l'avenir. Par contraste, elle évoque les "fâcheux inconvénients" pouvant résulter d'une mésalliance: l'impossibilité d'avoir de bonnes relations familiales avec une belle famille et un gendre d'une condition sociale alors jugée "supérieure" à la sienne, et la réprobation publique. Gaines nous fait savoir que:

documentary evidence on patterns of marriage in XVIIth century France supports Madame Jourdain point by point and condemns her husband's actions. Although Mr Jourdain intends to compel his daughter to marry a *gentilhomme*, any union by compulsion was frowned upon by most religious and lay theorists, who tended to share the views of Charles Chappuzeau: "les enfants ne doivent jamais être contraints ni forcés de se marier contre leur volonté (Social Structure 20).

Il semble que Molière ait voulu faire passer ce message puisque Lucile refuse de se marier jusqu'à ce qu'elle découvre le subterfuge. Jeune fille en âge de se marier, à la fois spontanée, franche et déterminée, Lucile est amoureuse de Cléonte, et est bien décidée à ne prendre que ce dernier pour époux. Par sa force de caractère, Lucile est un personnage à l'image de sa mère. Elle n'a en effet pas peur de dire tout haut ce qu'elle pense, et elle sait également maîtriser ses émotions. Si elle n'apparaît que de façon sporadique dans la pièce, c'est peut-être pour convier l'idée que les jeunes filles de l'époque avaient peu de choix en ce qui concernait leur avenir. Monsieur Jourdain illustre parfaitement cette notion, car il ne demande pas à Lucile si elle envisagerait de se marier, elle ne saurait avoir d'opinion à ce sujet. Au contraire, il lui impose un homme qu'il a lui-même choisi. Étant son père, il connaît bien évidemment quel mari convient à sa fille: "Venez, ma fille, approchez-vous, et venez donner votre main à Monsieur qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage" (BG V,5). Mais Lucile, indignée, s'oppose à

cette exigence de façon spontanée et déterminée: "Je ne veux point me marier", "Je n'en ferai rien", "Non, mon père" (BG V,5). Lorsqu'elle reconnaît Cléonte déguisé, elle se ressaisit en feignant de se soumettre, à regret, aux volontés paternelles: "Il est vrai que vous êtes mon père; je vous dois entière obéissance; et c'est à vous à disposer de moi selon vos volontés" (BG V,5). Cette réplique de Lucile est indéniablement une satire de la soumission ou obéissance aveugle que la jeune fille devait vouer à son père au XVIIe siècle. Rossat-Mignod dit à juste titre de Molière qu'il "attaque les survivances de morale féodale, c'est à dire une oppression séculaire qui pesait encore sur les jeunes filles et dans une moindre mesure sur les jeunes gens dans la seconde moitié du XVIIe siècle" (cité dans Uber, 86).

Le revirement de Lucile qui passe du refus catégorique à l'acceptation soumise, révèle différentes facettes de son caractère jusqu'ici inconnues. Elles ne sont pas sans rappeler celles de sa mère. En effet, dans des situations où elles étaient toutes deux en position

difficile, Lucile et Madame Jourdain ont su faire preuve d'une étonnante maîtrise d'elles-mêmes. Si Madame Jourdain a enseigné à sa fille les règles qu'une jeune fille devait observer envers son père et son mari, elle n'a certainement pas manqué de lui inculquer que la femme devrait aussi avoir droit à la parole. L'opposition ferme de la fille envers son père, rappelant l'attitude de sa mère envers son mari, en est l'illustration parfaite. Lorsque Jourdain paraît à l'acte V, elle ne manque évidemment pas de faire entendre sa voix, et s'oppose farouchement, envers et contre tous, au mariage de Lucile avec le faux "fils du Grand Turc": "Comment donc? Qu'est-ce que c'est que ceci? On dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême-prenant!", "Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point" (BG V,6). On voit bien ici que Madame Jourdain n'a que faire des "prérogatives" de père dont son mari se prévoit: "elle est à moi autant qu'à vous" (BG V,6). La colère de Madame Jourdain est grande car elle veut le bonheur de sa fille à tout prix. Dans son emportement, elle n'épargne pas Lucile qu'elle traite de "coquine". Si Lucile

n'avait pas peur de se dresser contre son père, il en est tout autre devant sa mère dont elle craint la colère.

Lucile essaie un timide: "Ma mère!" (BG V,6), que Madame Jourdain interprète mal car elle croit que sa fille a désavoué Cléonte. Il faudra l'intervention de Covielle, le valet de Cléonte, pour expliquer à Madame Jourdain, grâce à un aparté, le subterfuge dont Monsieur Jourdain est l'objet. Puisque Monsieur Jourdain refuse Cléonte pour la seule raison qu'il n'est pas gentilhomme, il suffit de faire passer Cléonte pour un homme de qualité en lui donnant une autre identité. Pour parvenir à ses fins, il se fait émissaire du "Grand Turc" venu pour une visite à Paris. Cléonte sera pour la circonstance, ni plus ni moins, que le fils du "Grand Turc" en personne. Il n'en faut pas plus pour que le Bourgeois accorde la main de sa fille à "un seigneur d'importance". Madame Jourdain retrouve alors son esprit d'à-propos et reprend vite la maîtrise des événements. Non seulement elle donne son consentement, mais elle veut concrétiser cette heureuse supercherie: "Envoyons quérir un notaire" (BG

V,6). Le mariage est toujours et encore traité comme un contrat, mais ici, à l'avantage des jeunes amoureux.

Ainsi, tout est bien qui finit bien: les jeunes premiers se marient selon leurs vœux grâce à l'intervention d'un valet astucieux et d'une mère dévouée. Quant au père de famille, dont l'autorité et l'ignominie ont été tournées en dérision, il fait encore une fois figure de grand perdant. Laissé avec l'illusion de sa promotion sociale, il n'en est que plus ridicule. A propos des pièces de Molière, Bénichou conclut: "Tout dans ses comédies respire le triomphe de la jeunesse et du plaisir sur la respectabilité et les convenances familiales" (319). C'est en effet la nature spontanée de Lucile qui triomphe des intentions nobiliaires et calculées de son père. Elle se bat pour épouser l'homme qu'elle aime et non pas l'homme qu'on lui impose. Si Madame Jourdain a certes inculqué à Lucile le respect qu'une jeune fille bien élevée doit montrer envers son père, elle ne manque pas de lui prouver par ses actions que ce respect ne doit pas être synonyme de soumission aveugle. Lucile tient après sa mère. Soutenue par cette

dernière et par la servante de la famille, Nicole, elle va puiser en elle la force de s'opposer à l'autorité patriarcale. Elle réclame pour la femme un statut autre que celui d'un bel ornement, et illustre cette conception par sa soif de vivre, son énergie débordante et sa passion amoureuse.

CHAPITRE V

LES FEMMES SAVANTES

Les Femmes Savantes est une comédie de mœurs où la satire se concentre sur la question du savoir. Le déclin de la préciosité après 1660 provoque, non pas la disparition, mais le renouvellement des salons mondains. Alors qu'ils étaient jusque là presque exclusivement littéraires, les salons s'ouvrent progressivement à toutes les disciplines intellectuelles. Sans cesser de s'intéresser à la littérature, les femmes s'enthousiasment de plus en plus pour les sciences et les techniques. Les nombreuses découvertes de l'époque s'y prêtaient. Par conséquent, la préciosité se modifie et devient "savante". Même si c'est de façon exagérée, Philaminte et Armande se font l'écho de ces nouvelles préoccupations féminines. A cette conception novatrice du savoir s'oppose toujours un type conventionnel d'éducation pour les jeunes filles. Ce dernier est incarné dans la pièce par Chrysale, le père de famille.

Gaines résume ainsi les relations qui unissent ou opposent les différents membres de cette famille bourgeoise:

On one side are the remnants of a prosperous bourgeois *ménage*, headed in theory by Chrysale, and including his brother Ariste, his loyal daughter Henriette, her suitor Clitandre, and an old cook named Martine. Opposing them are the members of an upstart intellectual salon founded by Chrysale's imperious wife Philaminte: her daughter Armande, her sister-in-law Bélise and the obsequious *bel esprit* Trissotin (*Ménage* 51).

Deux conceptions différentes de l'éducation féminine vont résulter de ces deux parents aux caractères opposés. Dans Les Femmes Savantes, le personnage de la mère est présent sous les traits de Philaminte. Mais contrairement aux pièces étudiées jusqu'ici, cette dernière domine totalement son mari, Chrysale. Elle régente la maison, impose ses goûts et contrôle l'éducation de ses filles, Armande et Henriette. Quant à

Chrysale, bien que faible, c'est un homme lucide qui a un rôle important à jouer dans la pièce. Après avoir présenté les conceptions parentales de l'éducation féminine, il convient d'observer à quel point ces conceptions ont influencé l'éducation des deux jeunes filles, en insistant tout particulièrement sur le rôle joué par Philaminte.

En tant que père de famille, Chrysale a un statut d'exception: il représente le bourgeois caractéristique du XVIIIe siècle. Comme le souligne Gaines: "At stake is not merely the whimsical authority of Chrysale, nor the pleasant companionship of Henriette and Clitandre, but rather the survival of a high bourgeois lineage, of which the *ménage* serves a single temporal manifestation" (*Ménage* 52). Sa présence est donc essentielle. Son mot d'ordre: "Je vis de bonne soupe, et non de beau language" (FS II,7, 531), révèle ses préoccupations bourgeoises très terre à terre face aux discussions philosophiques des salons. Il incarne l'éducation conventionnelle de la jeune fille au XVIIIe siècle:

Il n'est pas bien honnête, pour beaucoup de
causes

Qu'une femme étudie et sache tant de choses,
Former aux bonnes moeurs l'esprit de ses
enfants,

Faire aller son ménage, avoir l'oeil sur ses
gens,

Et régler la dépense avec économie

Doit être son étude et sa philosophie (FS II,7)

Cette conception de l'éducation féminine rappelle celle inculquée à Port-Royal. Comme le souligne Barnard: "The girls of Port Royal were to receive an education which would fit them either to enter conventual life or to fulfil the ideal which Chrysalde sets up in the Femmes Savantes" (192). Chartier faisait à juste titre remarquer que: "Entre Chrysale et Fénelon, la différence n'est point sur ce que doit être la destinée féminine mais sur le meilleur moyen d'y préparer" (232). En effet, le programme présenté par Chrysale se retrouve au mot près dans le Traité de l'Éducation des Filles:

Venons en maintenant au détail des choses dont une femme doit-être instruite, quels sont ses emplois? Elle est chargée de l'éducation de ses enfants, des garçons jusqu'à un certain âge, des filles jusqu'à ce qu'elles se marient, ou se fassent religieuses, de la conduite des domestiques, de leurs moeurs, de leur service, du détail de la dépense, des moyens de faire tout avec économie et honorablement, d'ordinaire même de faire les fermes et de recevoir les revenus (85).

L'image de la mère chrétienne élevant ses enfants dans la piété et de la femme gouvernante de la maison sont les deux leitmotivs de l'éducation féminine classique.

Chartier nous dit: "La femme savante est toujours ridicule parce qu'elle introduit un dérèglement dans la distribution des rôles de chacun des sexes" (232). Si le "toujours" est contestable, Philaminte est en tout cas une parfaite illustration de cette théorie.

Au XVIIe siècle, l'autorité appartient en droit à l'homme. Cependant, dans son ménage, Philaminte exerce

cette autorité. Pour reprendre les termes employés par Uber: "Family politics between man and wife are more evident here than in the other plays. Structures are reversed; Philaminte is the head of the household" (144). Elle décide de tout sans l'avis de son mari. Son autoritarisme ne supporte pas la moindre contradiction. Elle se met en colère dès qu'on n'accède pas à ses volontés et "on en a pour huit jours d'effroyable tempête" (FS II,9 672). L'idée même qu'on lui résiste l'étonne: "Quoi donc? Vous combattez les choses que je veux?" (FS V,3 1632). C'est une "femme terrible" (FS II,9 666), "un dragon" "un diable" (FS II,9 674-675). Cette habitude d'être obéie a rendu Philaminte brusque et sèche. Ainsi, elle apparaît plus comme une femme soucieuse d'imposer ses lois sans compromis, que comme une mère à proprement parler. Habitée par la vanité, aveuglée par ses lubies intellectuelles, elle n'incarne pas la bourgeoise type soucieuse de sa famille, telle Elmire ou Madame Jourdain, mais plutôt une précieuse ridiculement savante.

Philaminte exprime en effet les préoccupations féminines de l'époque. Comme nous l'avons déjà vu dans la première partie, au XVII^e siècle les femmes commencèrent à s'intéresser de plus en plus aux sciences. Un des salons le plus réputé de l'époque était celui de Madame de La Sablière. Fille d'une famille de banquiers cette dernière accueillait dans son salon des médecins, des physiciens, des astronomes, de grands voyageurs et explorateurs. Ses hôtes débattaient en outre de questions scientifiques, philosophiques et morales. Ces conversations ont permis la vulgarisation de principes parfois très abstraits. Les conversations de Philaminte, Armande et Bélise abondent en notations scientifiques. L'astronomie les passionne. Philaminte possède une "lunette" astronomique pour observer la lune et les étoiles. Elle se ridiculise en disant: "Et, j'ai vu clairement des hommes dans la lune" (FS III,3 890). Elle évoque son intérêt pour les "expériences" (FS III,3 884). Ce qui résulte en fait des conversations de ces trois femmes c'est leur incohérence et leur volonté de mettre la science au service de leur amour propre.

Philaminte est habitée par sa prétention de tout savoir et de mieux savoir que les autres. Mais ses connaissances encyclopédiques dont elle se vante prêtent à rire, car elle ne témoigne pas dans la pratique d'un grand jugement. Ne voue-t-elle pas une grande admiration aux poèmes de Trissotin? Elle s'exclame à chaque vers et répète chaque mot, sans voir la sottise et la cupidité de ce dernier. "Ah! ma Laïs! voilà de l'érudition", s'exclame Philaminte; une telle réplique ne plaide guère en faveur de son intelligence ni de son goût pour la littérature. Si elle porte de l'intérêt pour les vers de Trissotin, c'est parce que celui-ci a pris grand soin de lui faire croire que ces vers ont été lus chez une "princesse" (FS III,2 751). Philaminte est flattée de savoir que l'hôte qu'elle reçoit dans son salon fréquente soi-disant les milieux littéraires les plus brillants de Paris. Ainsi, sous la soif des connaissances, Philaminte, ainsi que sa fille, cachent mal un insupportable orgueil.

La philosophie tient une grande place dans les propos des femmes savantes. Le mot lui-même revient

constamment dans la pièce comme le prouvent les quelques exemples suivants:

Mariez-vous, ma soeur à la philosophie

Les hautes régions de la philosophie

N'ait pas vaqué toujours à la philosophie

(FS I,1 44,64,80).

Doit être son étude et sa philosophie

(FS II,7 576).

Du solide secours de la philosophie

(FS IV,2 1146).

Et je ne pensais pas que la philosophie

Fût si belle qu'elle est" (FS V,1 1550-1551)

Et vous avez l'appui de la philosophie

(FS V,4 1772).

Tout un vocabulaire philosophique est utilisé par ces "savantes", qui l'utilisent à tort et à travers, sans en comprendre la signification profonde. Trois grandes doctrines philosophiques sont évoquées par les trois femmes: le stoïcisme, le platonisme, l'épicurisme. Le stoïcisme fut élaboré par le grec Zénon de Citium et fut popularisé par le philosophe latin Sénèque. C'est une

doctrine "selon laquelle le bonheur est dans la vertu, et qui professe l'indifférence devant ce qui affecte la sensibilité" (Dictionnaire Le Petit Robert, 1866).

Philaminte déclare: "Mais aux stoïciens je donne l'avantage,/ Et je ne trouve rien de si beau que leur sage" (FS III,2 897-898). Elle mettra en pratique cette doctrine; à la fin de la pièce, elle fait preuve de courage pour supporter le (faux) malheur qui l'accable, avec les apparences de l'indifférence. Elle apprend la nouvelle avec calme et dignité, en philosophe: "Il n'est pour le vrai sage aucun revers funeste" (FS V,4 1707).

Elle oppose une complète sérénité à une situation si tragique. Philaminte s'enorgueillit également du platonisme: "Pour les abstractions, j'aime le platonisme" (FS III,2 878). Célèbre penseur Grec, Platon avait dans La République exposé les institutions politiques de la cité idéale. Celles-ci devaient reposer sur l'égalité des droits et des devoirs. La préciosité et les salons mondains rappelaient souvent cette nécessité d'une égalité entre les citoyens, hommes et femmes. Que Philaminte souhaite s'inspirer des principes

platoniciens est tout à son honneur, mais qu'elle prétende rivaliser et même surpasser ceux-ci, est d'un ridicule sans nom: "Platon s'est au projet simplement arrêté,/ Quand de sa *République* il a fait le traité;" (FS III,2 878-879). Armande, comme sa mère, vante les mérites du platonisme, mais pour une autre raison. Le Petit Robert définit cette philosophie comme "un idéalisme, un essentialisme, une conception métaphysique de la beauté et de l'amour" (1456). C'est de cette conception chaste, "platonique" de l'amour dont les précieuses du XVIIe siècle se prévalaient. Armande se réfère implicitement à cette vision spiritualiste de l'amour dans toutes ses conversations avec Clitandre. Mais, ironiquement, Armande se tourne tantôt vers le platonisme, tantôt vers l'épicurisme, qui sont deux théories opposées! L'épicurisme, du nom de son théoricien Epicure, est "une morale qui se propose la recherche du plaisir"; Rousseau nous dit: "S'abstenir pour jouir...c'est l'épicurisme de la raison" (Dictionnaire Le Petit Robert, 671). Armande avoue sa préférence pour l'épicurisme: "Epicure me plaît, et ses

dogmes sont forts" (FS III,2 879). D'après Epicure, tout est matière. Les termes tels "Les petits corps", "atomes", "la matière", font référence à cette philosophie (FS III,2 880, 881).

Les conceptions de Philaminte ont particulièrement influencé sa fille Armande. Célibataire encore jeune, Armande est le double de sa mère. Fille d'une "femme savante", elle se veut elle-même savante. Elle concentre ses intérêts dans "l'amour de l'étude", "la philosophie", et "la raison" (FS I,1 42-46). Avec sa mère, elle partage le projet de créer une "académie". L'allusion à l'Académie des Sciences est ici assez évidente, mais le fait que, de nouveau, Philaminte et Armande entendent rivaliser avec cette dernière révèle leur vanité sans borne. Elles en définissent déjà le programme; les matières principales seront les suivantes: "Nous approfondirons, ainsi que la physique, Grammaire, histoire, vers, morale et politique" (FS III, 3 893-894). Elles rêvent d'un contrôle absolu:

Nous serons, par nos lois, les juges des
ouvrages;

Par nos lois, prose et vers, tout nous sera
soumis:

Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos
amis,

Nous chercherons partout à trouver à redire,
Et ne verrons que nous qui sache bien écrire
(FS III,3 922-926).

L'autoritarisme totalitaire de la mère se retrouve dans les propos de la fille à travers des termes tels "nos lois" ou "soumis". Elles sont manifestement au-dessus de tout.

Cette "influence forcée" qu'Armande a reçue de sa mère, "forcée" dans le sens qu'elle a entendu ces idées dès son plus jeune âge, illustre les conséquences néfastes d'une instruction imposée. En effet, en inculquant à sa fille ses principes, Philaminte a fait d'elle une jeune fille aux idées préconçues, ne connaissant les choses de la vie que de la bouche de celle qui les lui a inculquées, sans les avoir elle-même découvertes. De Bélise, qui les tient elle-même de Philaminte, Armande adopte les positions précieuses sur

le mariage. Comme Bélise et sa mère, elle voit dans l'union conjugale l'expression "d'appétit grossier" (FS I,1 48) qu'elle reproche à Clitandre: "Il faut un mariage et tout ce qui s'en suit" (FS IV,2 1200); un "tout ce qui s'en suit" qu'elle qualifie par la suite de "sales désirs" (FS IV,2 1208). Il semble que les premiers émois de l'amour n'ont jamais effleuré la mère ni la fille, ou tout du moins c'est l'idée qu'elles veulent faire valoir. L'obstination d'Armande à ne s'apercevoir, en bonne précieuse: "jamais qu'on ait un corps" (FS IV,2 1212), ainsi que son mépris du mariage, ont finalement rebuté son soupirant. Comme beaucoup de précieuses "prudes" du XVIIe siècle, Armande fait preuve d'un excès de pruderie qui finit tôt ou tard par se retourner contre elle. Si certaines précieuses, telle Madeleine de Scudéry, sont restées fidèles à leurs idées, beaucoup d'entre elles les oublièrent bien vite devant la tentation. Après avoir si longtemps dédaigné Clitandre, Armande ne lui propose-t-elle pas le mariage? "Si ma mère le veut, je résous mon esprit/ A consentir pour vous à ce dont il s'agit" (FS IV,2 1239-1240). Mais quelle

vanité! Armande prétend se "résoudre", alors qu'elle meure d'envie d'épouser Clitandre, et elle place toujours ses convictions philosophiques au-dessus de tout.

Cependant, sous ses apparences dédaigneuses, Armande souffre de voir lui échapper son soupirant au profit de sa soeur cadette. Aigrie par cet échec, elle va s'efforcer de détourner Henriette de l'idée de se marier avec qui que ce soit.

Les propos d'Armande rappellent trait pour trait ceux de Cathos et Magdelon, les deux pecques provinciales des Précieuses Ridicules. Pour ces dernières, tout ce qui n'est ni "galant" ni "tendre" est "marchand", "choquant", en d'autres termes, inacceptable. Commencer par le mariage, quel affront cela est-il à leurs yeux! Quand Magdelon s'exclame: "La belle galanterie que la leur! Quoi! Débuter d'abord par le mariage?" (PR I,4), elle rappelle les principes amoureux des précieuses. Elle attend qu'on la courtise dans les formes et selon les règles en vigueur dans le "pays de Tendre". Ce "pays", royaume de la galanterie, décrit dans la Clélie de Madeleine de Scudéry, est le paradis parfait des

soupirants. "Je m'en vais gager qu'ils n'ont jamais vu la carte du Tendre, et que Billets-doux et Petits-soins, Billets-galants et Jolis-vers, sont des terres inconnues pour eux" (PR I,4) reproche-t-elle à La Grange et Du Croisy. Magdelon, qui s'identifie aux héroïnes de ces romans, croit fermement en cette "tendre amitié" entre l'homme et la femme, et exige les délicatesses liées au sentiment amoureux. Les propos qu'elle tient à son père, Gorgibus, un "bon bourgeois" reflètent ses croyances:

En venir de but en blanc à l'union conjugale,
ne faire l'amour qu'en faisant le contrat du
mariage, et prendre justement le roman par la
queue; encore un coup, mon père, il ne se peut
rien de plus marchand que ce procédé; et j'ai
mal au coeur de la vision que cela me fait (PR
I,4).

Elle méprise "les choses du mariage", la sexualité, que certaines précieuses assimilaient à des "saletés". Ces dernières voulaient dégager l'amour de l'acte physique qu'elles considéraient comme vulgaire. Elles recherchaient un amour spirituel. C'est cette idée que

Cathos convie en ces termes: "je trouve le mariage une chose tout à fait choquante. Comment peut-on souffrir la pensée de coucher contre un homme vraiment nu?" (PR I,4). Ce dédain du corps est, aux yeux de Molière, une pruderie déplacée. Elle est d'autant plus ridicule que Cathos, qui approuve sa cousine, manifestera plus tard, comme Armande, un "furieux tendre" pour Jodelet! (PR I,11).

Le début des Femmes Savantes offre un débat sur la question du mariage dans la famille bourgeoise; de façon théorique d'abord, puis pratique ensuite. Gaines a utilisé la métaphore d'une cour de justice pour convier l'ambiance de la pièce: "On one level, the measured discourse of *Les Femmes Savantes* reminds the audience of that of a courtroom, for each party is given equal time to present its case and to argue for the survival of the way of life it represents" (Ménage 52). Ici, le débat oppose les deux soeurs. Armande reproche à Henriette de vouloir renoncer au nom de "fille" et de vouloir devenir "madame":

Quoi! le beau nom de fille est un titre, ma
soeur,

Dont vous voulez quitter la charmante douceur?

Et de vous marier vous osez faire fête?

Ce vulgaire dessein vous peut monter à la tête?

(FS I,1 1-4).

"In Armande's curious ideology, the unmarried women enjoys aesthetic and social superiority over the wife, whose household set of priorities she deems 'vulgaire', 'dégoûtant', 'sale', 'd'un étage bas' (FS I,1 4,10,12,26) pour ne citer que quelques exemples" (Gaines Ménage 54). Aux propos de sa soeur, qui en parfaite précieuse ne veut être qu'un esprit pur n'ayant ni corps, ni famille, ni enfants, Henriette oppose sa conception du mariage. Jeune fille douce et sensible, elle est consciente des responsabilités qui sont en jeu: "un mari, des enfants, un ménage" (FS I,1 16). Elle est toute prête à les accepter, car ces devoirs sont pour elle synonyme d'épanouissement conjugal:

Et qu'est-ce qu'à mon âge on a de mieux à faire

Que d'attacher à soi, par le titre d'époux,

Un homme qui vous aime, et soit aimé de vous;

Et, de cette union de tendresse suivie,

Se faire les douceurs d'une innocente vie?
 Ce noeud bien assorti n'a-t-il pas des appas?
 (FS I,1 20-25).

Ces vers ont inspiré à Jeannel l'idée suivante:

"L'homme et la femme ont par nature un penchant qui les porte à s'aimer" (151). Ce dernier a également mis en évidence que les propos d'Henriette, "jeune fille fraîche, spirituelle et chaste", trouvaient un écho dans ceux de son soupirant, Chrysalde, "homme honnête et sensé":

J'aime avec tout moi-même; et l'amour qu'on me
 donne
 En veut, je le confesse, à toute la personne.
 Ce n'est pas là matière à de grands châtements;
 Et, sans faire de tort à vos beaux sentiments,
 Je vois que, dans le monde, on suit fort ma
 méthode,
 Et que le mariage est assez à la mode,
 Passe pour un lien assez honnête et doux
 (FS IV,2 1225-1231)

Ce "lien honnête et doux", c'est le mariage fait par amour, nature et raison. "Le mariage ne peut-être bon ni heureux s'il ne repose sur une affection naturelle, un dévouement réciproque et un profond sentiment de devoir", nous dit Jeannel (156).

Ainsi, Henriette apparaît sous les traits d'une jeune fille au caractère naturel, qui entend faire son bonheur au côté de celui qu'elle aime. Elle embrasse les conceptions conventionnelles de l'époque qui voulaient que la femme soit faite pour être épouse, mère et gouvernante. Elle rejoint ainsi les propos conventionnels de son père. Celui-ci n'est d'ailleurs pas sans rappeler à sa femme que son premier devoir devrait être sa maison. "Vous devriez" dit-il à Philaminte en s'adressant à Bélise par peur des conséquences:

Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la
lune

Et vous mêlez un peu de ce qu'on fait chez vous
Où nous voyons aller tout sans dessus dessous"
(FS II,7 568-570).

Ainsi, comme le signale Uber: "The sisters incarnate the husband/wife struggle during the parents' absence" (149).

On ne peut que se ranger à cet avis lorsque l'on se rappelle les propos échangés par les deux soeurs:

Henriette: Un père a sur nos vœux une
entière puissance (FS III,6 1105).

Armande: Une mère a sa part à notre obéissance
(FS III,6 1106).

Cependant, il apparaît évident qu'Henriette est divisée entre obéir à son père qu'elle respecte en tant que chef de famille, et se ranger du côté de sa mère qui contrôle tout ce qui se passe dans la maison. Les propos de la jeune fille reflète cette idée.

Chrysale: Aucun, hors moi, dans la maison,
N'a droit de commander.

Henriette: Oui; vous avez raison.

Chrysale: C'est moi qui tiens le rang de chef
de la famille.

Henriette: D'accord.

Chrysale: C'est moi qui dois disposer de ma
fille.

Henriette: Et! oui. (FS V,2 1587-1591).

Bien que sincère dans ses réponses, Henriette n'en convie pas moins Clitandre à obtenir le consentement de sa mère. Elle résume parfaitement l'attitude de son père vis à vis de cette dernière lorsqu'elle dit à son soupirant:

Il a reçu du ciel certaine bonté d'âme
 Qui le soumet d'abord à ce que veut sa femme
 (FS I,3 207-208).

Gaines excuse l'incapacité de Chrysale à tenir sa maison et son rôle de père de famille en ces termes:

His failing is one of power rather than intent,
 for he repeatedly tries to help the young
 lovers (...) It is an overdeveloped sense of
 compromise that leads to the collapse of his
 will in the final act, where he seems ready to
 accept his wife's proposal of a double marriage
 of Henriette to Trissotin and Armande to
 Clitandre. He cannot see Philaminte's ruse as
 anything more than an 'accomodement'. Thus,
 Chrysale lets an unscrupulous opponent take

advantage of a propensity for negotiation

(Ménage 53).

Ainsi donc, le père est ici présent en tant que personnage symbolique, mais pas vraiment en tant qu'entité car ses filles, où plus précisément Henriette, ne peut pas compter sur son aide. Il fanfaronne en l'absence de sa femme, mais il abdique devant son autorité. Si au XVIIe siècle la loi stipulait qu'un mariage ne pouvait avoir lieu sans le consentement des parents, c'est à dire du père, cette théorie se trouve dans cette famille renversée. C'est en effet Philaminte qui tient les rênes du ménage.

Sans le pédantisme et l'autoritarisme de Philaminte, le mariage d'Henriette et de Clitandre ne soulèverait aucune difficulté. En voulant lui faire épouser Trissotin, Philaminte croit au contraire travailler au bonheur de sa fille. Dans ce sens, elle peut apparaître comme soucieuse de l'avenir de ses filles. Mais, ce que veut Philaminte pour sa fille c'est ce qu'elle a choisi pour cette dernière et non pas ce qu'Henriette a décidé

de son plein gré. Son hostilité ne s'explique que par sa personnalité orgueilleuse et vaniteuse:

Ce monsieur Trissotin, dont on nous fait un
crime,

Et qui n'a pas l'honneur d'être dans votre
estime,

Est celui que je prends pour l'époux qu'il lui
faut;

La contestation est ici superflue,

Et de tout point l'affaire est résolue

(FS II,8 631-636).

Philaminte s'entête à ce que Henriette épouse Trissotin. Jusque devant le notaire, appelé pour la signature du contrat de mariage, elle maintient le choix de son futur gendre. Elle ne prend pas en compte les réticences de sa fille, qui à sa grande surprise, va se rebeller. On retrouve donc ici le conflit parent-enfant, mais cette fois l'opposition de la future mariée n'est point envers l'autorité du père, mais envers l'autorité de la mère qui représente symboliquement l'autorité patriarcale. Comme l'a souligné Uber:

the bombshell or distasteful marriage announcement is not delivered by the traditional father power figure but rather by the mother, another indication of matriarchal exercise of authority and the departure from paternal decisions in wedding matters characteristic of previous plays--many of which did not even contain a mother role (110).

Henriette va faire preuve d'une énergie rare chez les amoureuses de Molière pour conquérir son bonheur. Elle prend son courage à deux mains et suit ses instincts. C'est la nature qui la guide, comme la nature guida Agnès dans L'École des Femmes. Elle va tenir tête à sa mère qui la somme d'épouser Trissotin:

Henriette: Tout beau! monsieur; il n'est pas fait encore: Ne vous pressez pas tant.

Philaminte: Comment vous répondez! Savez-vous bien que si...? Suffit, vous m'entendez.

Elle se rendra sage. Allons,
 laissons-la faire (FS III, 4 1082-
 1085).

Philaminte agit ici comme les pères tyranniques des
 pièces précédentes. Son attitude est ironique car comme
 le précise Uber:

In striving to promote the status of women,
 Philaminte, and her colleagues totally neglect
 Henriette's feelings, her character and most
 importantly her right to marry whomever she
 chooses; in striving for their own freedom,
 they would squash the freedom of one of their
 sisters.

This apparent contradiction is indeed what
 makes Philaminte's ambitions so questionable;
 if she cannot acknowledge the essential
 freedoms of her daughter, she as a mother
 cannot be liberated (111-112).

Elle se glorifie devant sa mère d'être bête: "Je me
 trouve fort bien ma mère d'être bête" (FS III,4 1058).
 Mais, elle ne manque pas d'ajouter: Et j'aime mieux

n'avoir que de commun propos,/ Que de me tourmenter pour dire des beaux mots" (FS III,4 1059-1060). Henriette est en fait une fille spirituelle, car ces propos ne sont ni plus ni moins qu'une manière polie de critiquer sa mère, de la taxer de pédantisme et d'accuser son manque de naturel. De plus, elle sait fort bien s'expliquer conformément à la doctrine des précieuses, et défendre sa liberté d'aimer qui lui plaît:

Si l'on aimait, monsieur, par choix et par
sagesse,

Vous auriez tout mon coeur et toute ma
tendresse;

mais on voit que l'amour se gouverne autrement
(FS IV,5 1501-1504)

Philaminte a également une influence sur Henriette. En effet, la jeune fille manifeste, comme sa mère, une grandeur d'âme exceptionnelle dans une telle situation de désarroi. L'annonce de la ruine de ses parents lui fait aussitôt renoncer à la main de Clitandre. Se croyant désormais pauvre, Henriette ne veut pas être à la charge de son amoureux qui lui-même n'est déjà pas très riche:

Je sais le peu de bien que vous avez,
 Clitandre;
 Et je vous ai toujours souhaité pour époux,
 Lorsqu'en satisfaisant à mes vœux les plus
 doux
 J'ai vu que mon hymen ajustait vos affaires;
 Mais lorsque nous avons les destins si
 contraires,
 Je vous chéris assez, dans cette extrémité,
 Pour ne point vous charger de notre adversité
 (FS V,4 1740-1476).

Spontanément, Henriette envisage de sacrifier son bonheur pour ne pas aggraver la situation de l'homme que pourtant elle continue d'aimer. La (fausse-)nouvelle de la faillite de Philaminte et Chrysale, qui n'est autre qu'un stratagème pour démasquer Trissotin, "suspends the power struggle, equalizes man wife and children, and resolves the marriage conflict by exposing the good and bad points of the two male rivals" (Uber 150).

A la fin de la pièce, Philaminte voit enfin clair sur l'hypocrisie de Trissotin, et revient sur sa

décision: "Je vois, je vois de vous, non pas pour votre gloire,/ Ce que jusques ici j'ai refusé de croire" (FS V,4 1719-1720). Cependant, elle conserve son autoritarisme, voulant garder le contrôle de la situation: "Oui, j'accorde Henriette" (FS V,4 1735). Chrysale a également son mot à dire. Comme l'indique Uber: "Family politics come into focus with Chrysale's brave but useless attempt to reestablish his sovereignty in the household"; "Allons, Monsieur, suivez l'ordre que j'ai prescrit,/ Et faites le contrat ainsi que je l'ai dit" (FS V,4 1777-1778). Si cette attitude de Chrysale est "useless" dans le sens que demain, sans aucun doute, Philaminte imposera encore ses lois, elle n'en est pas moins symbolique. En effet, c'est Chrysale qui a le dernier mot dans la pièce. Albistur a mentionné une idée importante en disant que:

Molière brandit à sa manière le vieil argument de Jean de Meun, si les hommes laissent perdre leur pouvoir, les femmes s'en empareront, et rien n'ira plus. Il donne alors à penser que par le canal des cercles précieux, la femme

prenant conscience de son pouvoir va mettre à profit son assurance pour menacer le patriarcat. Cela, il ne le veut pas. (...) Armande, Bélise et Philaminte sont dangereuses pour l'équilibre de la famille: elles ont subverti l'autorité d'un brave homme. Le pouvoir doit rester masculin, à Versailles comme dans la plus humble famille; c'est une loi de nature qu'il est imprudent de transgresser (211-212).

Paul Bénichou confirme cette idée lorsqu'il dit:

L'idéalisme féminin dissimule et entretient l'ambition féminine de dominer l'homme, de l'attacher sans rien lui accorder (...) La révolte des femmes contre l'interdiction d'aimer est chose relativement facile à dénouer (...) Au contraire, la révolte contre l'inégalité des sexes, mettant d'avantage en cause la structure traditionnelle de la société trouve plus malaisément sa solution, même théorique (328-333).

Ainsi, dans Les Femmes Savantes, Molière présente une maison gouvernée par les savantes. Elles n'en finissent plus de parler philosophie, sciences, morale, ou politique. Mais, il ne suffit pas de citer des mots ou des célébrités pour devenir soit même un érudit. Le décalage entre les prétentions intellectuelles des personnages et leur comportement est source de satire. Est-ce à dire que Molière critique le désir des femmes de se cultiver? N'a-t'il pas écrit dans la préface des Précieuses Ridicules: "Les véritables précieuses auraient tort de se piquer lorsqu'on joue les ridicules qui les imitent mal"? Ce que Molière critique, c'est la vanité liée à ce désir. Dans Les Femmes Savantes, Clitandre est d'ailleurs là pour en témoigner: "Je consens qu'une femme ait des clartés sur tout: / Mais je ne lui veux point la passion choquante/ De se rendre savante afin d'être savante" (FS I,3 217-219). Aux critiques qui l'ont accusé d'antiféminisme, Molière montre qu'au XVIIe siècle il n'est plus pensable que les femmes soient reléguées dans l'ignorance, quand tout change autour d'elles. Les bribes d'information,

discontinues et non approfondies dont elles prenaient connaissance dans les salons, étaient insuffisantes pour leur permettre d'accéder à une véritable sagesse. C'est pourquoi des espèces de cours publics de philosophie, de la morale et des sciences, furent organisés à l'époque à l'intention des gens du monde, et des dames en particulier. Comme le développe Garapon, ces cours reflétaient une réalité sociale, un mouvement en faveur de la culture intellectuelle des femmes, et de leur droit à l'instruction et à la science (107-108)ⁱⁱⁱ. A cet égard, il faut citer Poulain de la Barre, disciple de Descartes, qui en 1673 fait paraître son traité: "De l'égalité des deux sexes. Discours physique et moral où l'on voit l'importance de se défaire des préjugés", suivi de deux autres écrits: "L'éducation des Dames" et "L'Église des deux sexes". Poulain de la Barre soutient que "c'est la coùtume et non la nature" (cité dans Pieltre 222) qui a créé l'inégalité entre les hommes et les femmes. Il soutient également qu'il faut enseigner aux femmes les mathématiques, les sciences physiques, la philosophie. Leur ouvrir l'accès aux charges publiques,

aux ambassades, à la justice et aux dignités ecclésiastiques découle de leur droit le plus légitime (Piettre 222-223). Dans ses traités, Poulain de la Barre devançait son siècle comme Molière dans Les Femmes Savantes. En présentant Philaminte comme une précieuse savante, enfermée dans une tour d'ivoire, il met d'autant plus l'accent sur la présence d'une mère absente. En effet, Philaminte existe en tant que personnage, mais pas en tant qu'identité maternelle. Par là même, Molière expose de façon avant-gardiste le conflit féministe de l'époque, obligeant les femmes à choisir entre le dévouement d'une mère et la passion du savoir. Une association des deux est-elle concevable? Albistur nous dit: "Cette nouvelle disposition d'esprit ne change en rien la nature des êtres et des choses" (212). Une mère devrait toujours se préoccuper du bonheur de ses enfants avant de se gorger de savoir. A travers Les Femmes Savantes, ce sont les conséquences néfastes qu'une mère trop imbue d'elle-même peut avoir sur l'éducation de ses filles qui sont mises en lumière. "In the end, *Ménage* must prevail over salon" (Gaines, Ménage 58). Aveuglée

par ses lubies intellectuelles, Philaminte a engendré une jeune fille sèche et orgueilleuse, incapable d'aimer. A travers Armande, c'est l'échec d'une préciosité contre nature qui est mise en évidence. Lorsque triomphent les instincts naturels, on assiste alors à l'éclosion d'une jeune fille pleine de fraîcheur et de modestie, incarnée ici par Henriette. Tout est bien qui finit bien, avec le mariage des deux amoureux conclu pour le meilleur et pour le pire. L'amour et le bon sens triomphent, la nature reprend le dessus, comme il se doit dans les comédies de Molière.

CONCLUSION

Ainsi, dans un monde dominé par l'homme, la présence ou l'absence de la mère se révélaient être un facteur influençant de façon capitale l'éducation des jeunes filles. La famille, la religion, le mariage, l'économie étaient autant d'institutions qui emprisonnaient les femmes et les vouaient à la soumission et à l'obéissance. Dès leur plus jeune âge, les jeunes filles étaient laissées délibérément ignorantes des choses du monde pour les prémunir contre les tentations. Qu'elles soient envoyées au couvent ou élevées par des gouvernantes sous le commandement de leur mère, véritables institutrices de leurs enfants, le but de leur éducation était toujours le même: faire de ces jeunes filles de bonnes chrétiennes, des épouses dévouées à leur mari et capables de tenir la maison, ainsi que des mères attentives à leur enfants.

Mais des voix se sont élevées pour permettre aux femmes d'accéder à une éducation privilégiant la culture intellectuelle. Montaigne, Fénelon, l'Abbé Claude Fleury

et Madame de Maintenon, ont tous apporté leur pierre à l'édifice. Dans la seconde moitié du XVIIe siècle, le mouvement de la préciosité et la floraison des salons ont fait passer la querelle des femmes du plan théorique au plan concret. Les salons sont progressivement devenus des institutions sociales et intellectuelles, où les hommes et les femmes conversent sur un pied d'égalité. En se multipliant, ils ont permis la vulgarisation du savoir, de telle sorte qu'à la fin du XVIIe siècle, l'idée théorique de l'instruction féminine est acquise, même si elle n'est pas acceptée par tous.

L'actualité du problème se mesure à la place prépondérante occupée par l'éducation féminine, et aux débats suscités en littérature sur le rôle de la femme, sur ses droits, ses devoirs dans la vie conjugale, familiale, culturelle et littéraire. Comme le souligne Lazard:

"On ne peut sans doute considérer la littérature comme un miroir fidèle de l'époque. Les images qu'elle renvoie, nécessairement déformées par les présupposés culturels, les

préjugés sociaux, la personnalité des auteurs, restent cependant significatives de la mentalité contemporaine. Les jugements portés sur la femme, les controverses sur la place qu'il convient de lui assigner dans la société, trahissait l'idéologie de l'époque ses refus, ses espoirs ou ses rêves" (7).

Molière dépeint son époque pour éduquer ses contemporains tout en les divertissant. Il montre le danger et la sottise d'élever les jeunes filles dans l'ignorance et de leur dénier le droit à une éducation intellectuelle. Convaincu que la femme est un être libre, capable de raisonner autant que l'homme, il se moque de la prétention que l'on a eu longtemps à la tenir vertueuse et ignorante par principe. En effet, les femmes du XVIIe siècle réclament l'égalité de leurs droits dans les domaines de la vie amoureuse, conjugale et éducative. Elles remettent en cause les motifs qui déterminent le mariage, elles affirment les droits de la nature et de l'amour face aux contraintes sociales et au pouvoir de l'argent. Mais, la morale de Molière condamne

aussi les excès. Si les jeunes filles ne doivent plus être laissées dans l'ignorance, une science excessive et pédante risquerait de les détourner de leur vrai rôle d'épouse et de mère. La présence ou l'absence de celle-ci influencent sans aucun doute l'éducation de la jeune fille, mais cette influence n'est pas catégorique. Pour échapper aux oppressions de la famille bourgeoise, la jeune fille doit puiser en elle la force de transgresser les lois établies par la société. L'adulte qui sommeille est certes modelé par l'extérieur, mais se modèle aussi lui-même en fonction de ce qu'il croit, et de ce à quoi il aspire. L'essence du dramaturge transparait alors: la profondeur et la pureté des sentiments surmontent tous les obstacles, et la nature humaine triomphe de toutes les conventions.

ENDNOTES

ⁱ En 1648, le nombre d'élèves ayant augmenté considérablement, la communauté fut divisée en deux. Une partie des membres resta à Paris, et l'autre retourna à Port-Royal des Champs, où l'établissement avait été implanté à l'origine, en 1626.

ⁱⁱ Prudes: "qui est d'une pudeur affectée et outrée". Rey, Alain. Le Micro Robert-Poche. Paris: Parmentier, 1989.

ⁱⁱⁱ En 1662, paraît à Lyon une Apologie de la science des dames, ouvrage anonyme qui énonce qu'il est meilleur pour les femmes "de cultiver leur esprit que leur beauté". En 1663, Guy de la Forge donne la liste de soixante-sept dames remarquables par leur savoir dans Le Cercle des femmes savantes. En 1665, Jacqueline Guillaume s'en prend dans ses Dames illustres aux "ennemis de la science des dames". En 1667, Louis de Lesclache publie Les Avantages que les femmes peuvent recevoir de la philosophie et principalement de la morale. Enfin, en 1668, Marguerite Buffet publie Eloges des illustres savantes.

BIBLIOGRAPHIEOEUVRES CONSULTÉES

Adam, Antoine. Grandeur and Illusion. London:

Ebenezer Baylis and Son Limited, 1972.

---. Histoire de la Littérature Française du XVIIe
siècle. Tome III: L'apogée du siècle, Boileau,
Molière. Paris: Editions Domat, 1952.

Albanese, Ralph. "Images de la femme dans le discours
scolaire républicain (1880-1914)." The French
Review (1989): 740-748.

---. "Argent et réification dans L'Avare." L'Esprit
Créateur (1981): 35-50.

Albistur, Maïté, et Daniel Armogathe. Histoire du
Féminisme Français, du Moyen Age à nos Jours, Tome
I. Paris: Éditions des Femmes, 1977.

Backer, Dorothy Anne Liot. Precious Women. A Feminist Phenomenon in the Age of Louis XIV. New York: Basic Books, Inc., Publishers, 1974.

Barnard, H.C. The Little Schools of Port-Royal. Cambridge: Cambridge University Press, 1913.

Beasley, Faith E. "Molière's Precious woman in context." Approaches to Teaching Molière's Tartuffe and Other Plays. New York: The Modern Language Association of America (1995): 59-66.

Bénichou, Paul. Morales du Grand siècle. Paris: Gallimard, 1948.

Bloch, Howard, Peter Brooks, Joan Dejean, Barbara Johnson, Philip Lewis, Nancy Miller, François Rigolot, and Nancy Vickers. A New History of the French Literature. Cambridge: Harvard University Press, 1994.

Brandwajn, R. "Quelques réflexions sur Tartuffe."

Europe (1972): 109-21.

Bray, René. Molière, Homme de Théâtre. Paris: Mercure de France, 1954.

Broome, J.H. Molière, L'École des Femmes and Le Misanthrope. Ed. Roger Little, Wolfgang Van Emden, David Williams. Spain: Grant and Cutler Ltd, 1982.

Brunel Pierre. Histoire de la Littérature Française du Moyen Age au XVIIIe siècle. Paris: Bordas, 1986.

Brunetière, Ferdinand. Histoire de la Littérature Française Classique (1515-1830). Tome Second: Le Dix-Septième Siècle. Paris: Librairie CH. Delagrave, 1912.

Cadet, Félix. Port-Royal Education. London: Swan Sonnenschein & Co, 1898.

Chartier, Roger, Dominique Julia, et Marie-Madeleine
Compère. L'Éducation en France du XVIe au XVIIe
siècle. Paris: Société d'Édition d'Enseignement
Supérieur, 1976.

Cherel, Albert. Fénelon, Oeuvres Choiesies. Paris:
Librairie Hatier, 1948.

Chappuzeau, Charles. Le Devoir Général de L'Homme en
toutes Conditions. Paris, 1617.

Clarac, Pierre. "La Morale de Molière d'après Le
Tartuffe." Revue-d'Histoire-du-Théâtre (1974):
15-21.

Constant, Paule. Un Monde à L'Usage des Demoiselles.
Paris: Gallimard, 1987.

Crane, Thomas Frederich. La société française au dix-
septième siècle. P. Putnam's Sons New York and
London: The Knickerbocker Press, 1907

Decaux, Alain. Histoire des Françaises. Dix générations jusqu'à la notre. Tome I et II. Paris: Librairie Académique Perrin, 1972.

Dosmond, Simone. "Les Femmes Savantes: Comédie ou drame Bourgeois?" L'Information Littéraire (1992): 12-22.

Ehrmann, Jacques. "Notes sur L'École des Femmes." Revue des-Sciences-Humaines (1963): 5-10.

Erb, Paul-David. "Theater, Deceit, and Ideologies of objectivity in Seventeenth Century Drama." Dissertation- Abstracts-International (1992).

Fagniez, Gustave. La Femme et La Société Française dans la Première Moitié du XVIIe Siècle. Paris: Librairie Universitaire J. Gamber, 1929.

Fernandez, Ramon. La Vie de Molière. Paris: Librairie Gallimard, 1930.

Fidao-Justiniani, J.E. L'Esprit Classique et la Préciosité au XVIIe Siècle. Paris: Librairie des Archives Nationales et de la Société de l'École des Chartres, 1914.

Flandrin, Jean-Louis. Familles, Parenté, Maison, Sexualité dans l'Ancienne Société. Paris: Hachette, 1976.

Gaines, James. Social Structures in Molière's Theater. Columbus: Ohio State Press, 1984.

Gaines, James. "L'École des Femmes: Usurpation, Dominance, and Social Closure." Papers-on-French-Seventeenth Century-Literature (1982): 607-625.

Gaines, James. "L'Éveil des sentiments et le paradoxe de la conscience dans l'École des Femmes." The French Review (1987): 407-415.

Gaines, James. "Ménage versus Salon in Les Femmes savantes." L'Esprit Créateur (1981): 51-59.

Garapon, Robert. Le Dernier Molière: Des Fourberies de Scapin au Malade Imaginaire. Paris: Société d'Enseignement Supérieur, 1977.

Gerhardi, Gerhard. "Circulation monétaire et mobilité sociale dans le *Bourgeois Gentilhomme*." Le Bourgeois Gentilhomme. Problèmes de la comédie-Ballet. Paris: Papers on French Seventeenth Century Literature (1991): 23-33.

Grente, Georges (Cardinal). Dictionnaire des Lettres Françaises: Le Dix-Septième Siècle. Paris: Librairie Fayard, 1954.

Gross, Nathan. "Values in Le Bourgeois Gentilhomme."

L'Esprit Créateur (1975): 105-18.

Guicharnaud, Jacques. Molière, une Aventure Théâtrale:

The Tartuffe, Dom Juan, Le Misanthrope. Paris:

Editions Gallimard, 1963.

Gutwirth, Marcel. "Molière and the Women Question:

Les Précieuses ridicules, L'École des Femmes, Les

Femmes Savantes." Theatre-Journal (1982): 344-359.

Hall, H Gaston. Comedy in Context: Essays on Molière.

Jackson: University Press of Mississippi, 1984.

Hampshire, Peter. "Introduction to Molière's École des

Femmes." Modern Languages (1982): 215-221.

Hirsch, Marianne. "A Mother's Discourse:

Incorporation and Repetition in *La Princesse de*

Clèves." Yale French Studies 62 (1982): 67-87.

Horville, Robert. Histoire de la Littérature en France
au XVIIe siècle. Paris: Hatier, 1985.

Hunt, David. Parents and Children in History: The
Psychology of Family Life in Early Modern France.
New York: Basic Books, 1970.

Jasinski, René. A travers la XVIIe siècle, Tome I.
Paris: Librairie A.G.Nizet, 1981.

Jeannel, C.J. La Morale de Molière. Paris: Ernest,
Libraire-Editeur, 1867.

Jones, Dorothy. "Daily Bread in the Femmes savantes."
Romance-Notes (1991): 215-224.

Jurgens, Madeleine, et Elizabeth Maxfield-Miller. Cent
Ans de Recherches sur Molière, sur sa Famille et sur
les Comédiens de sa Troupe. Paris: Imprimerie
Nationale, 1963.

Koppisch, Michael. "Molière et le problème de l'ordre."

Création et Récréation: Un Dialogue entre
Littérature et Histoire (1993): 135-150.

La Mothe-Fénelon, François de Salignac de. Traité de
l'Education des Filles. Paris: Gallimard, 1983.

Landry, Jean-Pierre, et Isabelle Morlin. La Littérature
Française du XVIIe Siècle. Paris: Armand Colin
Editeur, 1993.

Larson, Ruth. "The Iconography of Feminine Sexual
Education in the 17th Century: Molière, Scarron,
Chauveau." Papers on French Seventeenth Century
Literature (1993): 499-516.

Lathuillière, Roger. La Préciosité: Étude historique et
linguistique. Geneva: Droz, 1966.

Lazard, Madeleine. Images Littéraires de la Femme à la Renaissance. Paris: Presses Universitaires de France, 1985.

Magné, Bernard. "L'École des Femmes où la conquête de la parole." Revue des-Sciences-Humaines (1972): 125-140.

Magne, Emile. La Vie Quotidienne au Temps de Louis XIII. Paris: Hachette, 1942.

Mesnard, Jean. Précis de Littérature Française du XVIIe siècle. Paris: Presses Universitaires de France, 1990.

Molière. Oeuvres Complètes. Paris: Aux Editions Du Seuil, 1962.

Mongrédien, Georges. La vie Littéraire au XVIIe siècle. Paris: Éditions Jules Tallandier, 1947.

- Mongrédien, Georges. La Vie de Société aux XVIIe et XVIIIe siècles. Paris: Hachette, 1950.
- Montaigne, Michel de. De L'Institution des Enfants (Essais, livre I, chapitre XXV). Paris: Librairie Hachette et Cie, 1888.
- Mousnier, Roland. La Famille, l'Enfant, et l'Éducation en France et en Grande Bretagne du XVIe au XVIIe Siècle. Paris: C.D.U., 1975.
- Nurse, Peter H. Classical Voices: studies of Corneille, Racine, Molière, Mme de Lafayette. London: George G.Harrap and Co., 1971.
- Palmer, John. Molière. New York: Benjamin Blom, Inc. Publishers, 1970.
- Peacock, Noël. Les Femmes Savantes. Ed. Roger Little, Wolfgang Van Emden, David Williams. Spain: Grant and Cutler Ltd, 1990.

Picard, Roger. Les Salons Littéraires et la Société française 1610-1789. New York: Brentano's Inc. 1943.

Piettre, Monique. La Condition Féminine à travers les Ages. Paris: Editions France-Empire, 1974.

Prévot, Jacques. La Première Institutrice de France: Madame de Maintenon. Paris: Editions Belin, 1981.

Racevskis, Roland. "Solitary Pleasures: Creative Avoidance of Court and Convent in *La Princesse de Clèves*." The French Review (1996): 24-34.

Ranum, Orest. "Visions of Nobility and Gallantry: Understanding the Jourdain Historically." Approaches to Teaching Molière's Tartuffe and Other Plays. New York: The Modern Language Association of America (1995): 104-109.

- Riggs, Larry. "Pedagogy, Power, and Pluriasm in Molière." Approaches to Teaching Molière's Tartuffe and Other Plays. New York: The Modern Language Association of America (1995): 74-82.
- Romanowski, Sylvie. "Satire and its Context in The Bourgeois Gentilhomme." Papers on French Seventeenth Century Literature (1988): 517-528.
- Shaw, David. "Le Bourgeois Gentilhomme and the 17th Century Social Revolution." Modern Languages (1979): 211-218.
- Snyders, Georges. La Pédagogie en France aux XVIIe et XVIIIe siècles. Paris: Presses Universitaires de France, 1965.
- Uber, David Merrill. Family structure in Molière's theater. Rice University, 1977.

- Venesoen, Constant. La Relation Matrimoniale dans
l'Oeuvre de Molière. Paris: Lettres Modernes,
1989.
- Viscount Saint Cyres. François de Fénelon. London:
Methuen & co, 1906.
- Walker, Hallam. Molière. Boston: Twayne Publishers,
1990.